

Université Rennes 2

Diplôme Universitaire « Animaux et société »

**SUR LA PISTE DE L'ANIMAL SAUVAGE
EN ÉDUCATION A L'ENVIRONNEMENT**

Un aperçu des représentations et des pratiques chez quelques professionnels de
l'éducation à l'environnement en Bourgogne-Franche-Comté



Floriane KARAS

sous la direction de Dominic Hofbauer

Année universitaire 2023-2024

- juin 2024 -

Remerciements

Mes remerciements vont à Dominic Hofbauer, mon formateur référent pour ce travail de mémoire, pour ses encouragements, le temps qu'il a pu m'accorder, et pour son enthousiasme communicatif.

Un grand merci aux dix personnes qui m'ont offert une heure (et souvent un peu plus), de leur précieux temps, pour parler de leur relation aux animaux, de leur métier, et pour avoir partagé leur sensibilité et leurs réflexions personnelles, en toute confiance.

Je remercie également tous les adhérents et adhérentes du GRAINE Bourgogne-Franche-Comté d'avoir répondu à l'enquête en ligne, ceux qui l'ont relayée au sein de leur structure, ceux qui y ont réagi en exprimant leur curiosité et intérêt pour le sujet. Sans eux, et donc sans matière première, je n'aurais rien écrit ! Ils et elles se reconnaîtront.

Je remercie enfin mon entourage amical, familial, professionnel, qui m'a encouragée et soutenue dans l'aventure de cette formation, et notamment sur les derniers mois de rédaction.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
I - PORTRAIT DE L'ANIMAL SAUVAGE CHEZ LES ANIMATEURS NATURE	9
I-1 L'animal libre et autonome	9
I-2 L'animal sujet d'une vie	10
I-3 L'animal vulnérable face à l'être humain « destructeur ».....	11
I-4 Vulnérable... et mangeable ?	11
II- RELATION(S) A L'ANIMAL SAUVAGE : QU'Y A-T'IL A DEFENDRE ?	13
II-1 Équilibre et diversité comme maîtres mots.....	13
II-2 Beauté des vies animales : une vision poétique de la nature	18
II-3 Les animaux cohabitants, ou le constat d'injustice.....	19
III- SUR LE TERRAIN : PARLER DES ANIMAUX, POUR QUOI FAIRE ?.....	21
III-1 Une diversité d'intentions	21
III-2 Faire vivre l'expérience de nature.....	22
III-3 Diversité et réalité des vies animales.....	22
III-4 Cohabiter autrement ?	26
IV- QUELLE CONTRIBUTION DE L'EDUCATION A L'ENVIRONNEMENT DANS NOTRE RAPPORT AUX ANIMAUX ?.....	28
IV-1 Pour une éthique de la considération	28
IV-2 Où allons-nous ?	29
IV-3 Pour une pédagogie critique de notre rapport au vivant ?	31
CONCLUSION.....	37
BIBLIOGRAPHIE	40
ANNEXES.....	43

INTRODUCTION

Fruit de la rencontre entre les courants de l'éducation populaire, de la protection de la nature et du développement local, l'éducation à l'environnement est composée de multiples acteurs qui « agissent et interagissent au service de participants et d'une Terre où mieux habiter ensemble¹ ». Ce champ professionnel, qui a formellement émergé dans les années soixante-dix, pour se structurer et se professionnaliser ensuite, rassemble aujourd'hui de très nombreuses structures, généralement organisées en réseaux régionaux et nationaux². Depuis son émergence, l'éducation à l'environnement a vu ses champs d'intervention et ses modalités d'action se diversifier considérablement, notamment au gré de l'évolution des enjeux environnementaux et de ses concepts, et notamment à l'occasion de l'avènement de la notion de développement durable dans les années quatre-vingt-dix³, puis de transition écologique, plus récemment.

Du fait de ces évolutions et de son histoire plurielle, il n'y a pas une éducation à l'environnement, mais des éducations à l'environnement, faites d'approches et de courants multiples. Des constantes perdurent toutefois, en termes de métiers et de sujets. C'est le cas du métier d'animateur nature, résultante de deux dimensions fondamentales au sein de l'éducation à l'environnement : l'animation de terrain, et l'objet de « nature ». Tous deux constituent le cœur historique de l'éducation à l'environnement, et en représentent encore aujourd'hui une activité importante. En 2020, plus d'un tiers des professionnels de l'éducation à l'environnement étaient des animateurs de terrain, et le sujet de nature représentait quasiment la moitié des animations dédiées⁴.

La fonction d'animation, portée par des professionnels généralement appelés animateurs ou éducateurs⁵, sont des personnes qui travaillent sur le terrain, en intervenant face à des publics variés. Généralement dehors⁶, et face à des groupes souvent hétérogènes, l'animateur fait œuvre de pédagogie. A travers de multiples approches, il met en relation un public avec un environnement naturel plus ou moins anthropisé, pour lui faire vivre une expérience qu'il a préparée, en ayant défini

¹ CHERIKI-NORT Juliette (coord.), Guide Pratique d'Éducation à l'Environnement : entre humanisme et écologie, 2010, p. 19.

² Les deux principaux réseaux nationaux sont le FRENE (anciennement nommé « École et Nature »), et l'Union Nationale des CPIE (Centres Permanents d'Initiatives pour l'Environnement).

³ Cela a notamment induit un glissement sémantique important, l'éducation à l'environnement devenant « éducation à l'environnement et au développement durable ».

⁴ RESEAU ÉCOLE ET NATURE, État des lieux de l'éducation à l'environnement en France, 2020, p.4.

⁵ Bien qu'intéressante, nous ne détaillerons pas ici les différences conceptuelles entre ces deux termes. Par souci de simplification, nous retiendrons pour la suite le terme d'« animateurs ».

⁶ En 2020, près de 9 animations sur 10 autour de la biodiversité se déroulaient à l'extérieur, dans la nature. D'après : RESEAU ÉCOLE ET NATURE, État des lieux de l'éducation à l'environnement en France, 2020, p.4.

une intention, une ou plusieurs approches pédagogiques, d'éventuels sujets, messages et objectifs pédagogiques. Pour les atteindre, il choisira ou créera lui-même d'éventuels supports et outils, utilisera un certain vocabulaire, qu'il mettra au service d'activités ciblées, se succédant généralement dans un ordre précis.

En tant que pédagogues de l'environnement, les animateurs jouent un rôle certain dans la diffusion de connaissances, de points de vue, de sensibilités sur l'objet de nature au sein de la société. Même si leurs interventions restent ponctuelles, elles touchaient néanmoins, et à titre d'exemple, plus de deux millions de personnes sur l'année 2020⁷. A travers les choix pédagogiques qu'ils opèrent, les animateurs donnent à voir une certaine nature, et un certain rapport à elle. Perçus ou définis parfois par eux-mêmes comme ambassadeurs, guides, accompagnateurs, leur fonction d'interface entre la nature et les êtres humains est singulière, en même temps qu'elle est troublée par une situation environnementale difficile, marquée par l'effondrement de la biodiversité. Dans ces circonstances particulières, le rôle social de l'animateur paraît tout à la fois mis en évidence, important et questionné.

Nous en venons au sujet de ce mémoire. Si la nature et la biodiversité constituent des sujets essentiels chez les animateurs, qu'en est-il de ceux qui en constituent la part la plus sensible : les animaux ? Si les animateurs ont pour objectif de recréer des liens entre les individus et leur environnement, qu'en est-il du lien aux animaux ? Un pédagogue est une personne qui a une compétence pour « enseigner », « éduquer » ; c'est une « personne qui sait expliquer »⁸. Mais, dans le cas de l'animateur nature, expliquer quoi, éduquer à quoi ? Quand ils parlent d'animaux, de quoi, de qui parlent-ils exactement, comment et avec quelle intention ? Ce sont ces questions qui forment le point de départ de cette recherche, dont la question synthétique pourrait être formulée ainsi : quelle relation aux animaux sauvages proposent les animateurs nature à travers leur rôle de pédagogues ? L'intention de ce mémoire est donc de rendre compte d'une sorte de photographie à l'instant t de représentations et pratiques d'animateurs nature concernant les animaux sauvages⁹. Cette enquête cherche également à tenter de voir s'il existerait des convergences et des divergences entre les animateurs nature, et si oui, lesquelles.

⁷ RESEAU ÉCOLE ET NATURE, *Op.cit.*, p.3.

⁸ « Pédagogue » - Définition d'après le CNRTL, consulté le 26 mai 2024.

⁹ Nous nous restreindrons en effet à cette catégorie d'animaux, car elle constitue l'essentiel de la faune abordée par les animateurs nature, et qu'elle est au centre de leur intérêt. Quand bien elle ôte et simplifie la complexité de la notion, nous nous en tiendrons simplement à la définition de « sauvage » du dictionnaire Larousse : « Se dit d'une espèce animale non domestique, vivant en liberté dans la nature » (Dictionnaire Larousse en ligne, consulté le 26 mai 2024).

Pour des raisons de temps et de moyens, ce travail a été mené sur un échantillon réduit de professionnels exerçant leur métier en Bourgogne-Franche-Comté. Deux outils ont été utilisés. D'abord, une enquête en ligne¹⁰ a été diffusée par mail au sein du GRAINE Bourgogne-Franche-Comté, association tête de réseau des acteurs régionaux de l'éducation à l'environnement, entre le treize février et le quinze mars 2024. Quarante personnes y ont répondu. Elle comprenait une majorité de questions fermées, et visait à recueillir les représentations personnelles des répondants sur les animaux sauvages et sur leur relation à eux, à les questionner sur leur perception du rapport homme-animal, et enfin à caractériser à grands traits quelques caractéristiques de leur métier en rapport avec le sujet. Ensuite, des entretiens individuels semi-directifs ont été réalisés auprès de dix professionnels préalablement identifiés^{11,12}. Conçus pour durer environ une heure, ces entretiens ont été réalisés au domicile des répondants, sur leur lieu de travail, ou encore dans des espaces publics, selon leur préférence. Reposant sur des questions ouvertes, ces entretiens ont permis aux enquêtés de s'exprimer longuement sur leurs relations aux animaux sauvages, leurs pratiques et leurs expériences professionnelles vécues. L'interaction permise par la rencontre physique a permis de développer certaines notions ou éléments de réflexion apportés par l'interviewé, considérés comme importants pour lui, ou comme notables aux yeux de l'enquêtrice.

L'enquête en ligne a, pour sa part, été envoyée indifféremment à tous les adhérents du réseau régional, dans l'attente d'un taux de réponse qui se voulait le plus élevé possible. Deux hypothèses étaient associées à l'échantillon ainsi étudié. La première hypothèse était celle de l'existence d'une certaine diversité de point de vue sur la question animale. D'autre part, que la relation entre l'être humain et les animaux sauvages constituait un certain angle mort des pratiques professionnelles, quand bien même l'intention de recréer des liens avec la nature semble très prégnante. Cette deuxième hypothèse émergeait en particulier de ma propre pratique professionnelle, et d'une certaine « impression » ressentie en exerçant dans ce milieu depuis une dizaine d'années.

La sélection des dix personnes pour les entretiens relevait d'un autre objectif, associé à l'hypothèse selon laquelle certains animateurs nature développeraient des approches semblant donner une place particulière aux animaux sauvages, au sein de cette nature donnée à voir aux publics. Certaines personnes ont donc été choisies pour leurs approches, qui me semblaient en ce sens intéressantes. Mais le panel de dix personnes, qui se voulait diversifié, est le fruit de plusieurs considérations. J'ai donc choisi : trois personnes parce qu'elles semblaient utiliser ces approches

¹⁰ On retrouvera le contenu de l'enquête en ligne en annexe 1, p. 44.

¹¹ On retrouvera le contenu du questionnaire d'entretien en annexe 2, p. 53.

¹² On retrouvera la liste de ces personnes en annexe 3, p. 56.

singulières ; deux autres car elles sont animatrices nature de longue date, avec une connaissance assez poussée des animaux sauvages ; trois autres car pratiquant des approches d'éducation populaire ; et deux dernières car pratiquant une animation nature au sein de structures d'éducation à l'environnement généralistes. L'accessibilité géographique des personnes et leur disponibilité en temps voulu a fait le reste.

Au final, quarante-six personnes auront participé à l'étude, à travers l'enquête en ligne, ou les entretiens, ou les deux. L'expression et les propos des participants à l'étude constituent la matière première essentielle de ce mémoire. On retrouvera donc régulièrement dans cet écrit des paroles de participants, retranscrites telles quelles, sous forme de mots ou d'extraits plus ou moins longs, aux côtés d'autres sources et citations d'auteurs¹³. Les répondants à l'enquête sont anonymes, tandis que les personnes interviewées sont généralement nommées, avec des prénoms changés pour l'occasion, pour répondre à un anonymat qui m'a semblé plus juste et confortable pour elles. Aussi, par souci de simplification, les participants seront généralement appelés « les animateurs », bien que ce terme ne reflète pas la diversité ou les subtilités sémantiques des intitulés de métier ou de fonctions que se donnent les personnes. Précisons aussi, si besoin en est, que cette expression aura trait (sauf mention contraire) à cet échantillon de quarante-six personnes, pas à la totalité des animateurs de la région, échantillon qui ne se prétend évidemment pas représentatif de l'ensemble, bien qu'il semble quantitativement plutôt intéressant et assez important¹⁴. C'est le moment de préciser enfin que ce travail ne prétend pas s'assimiler à un travail de recherche sociologique : l'enquête est menée sur un temps assez court, par de modestes moyens, sur un petit échantillon de personnes. Aussi, l'analyse des résultats est sans doute marquée par une inévitable subjectivité, propre à l'auteure du mémoire, elle-même professionnelle de l'éducation à l'environnement.

Pour répondre à la question posée et aux hypothèses déclinées, le mémoire s'organise selon le schéma suivant. Dans une première partie, seront restituées les représentations de l'animal sauvage chez les animateurs. Il s'agit de dresser un portrait de l'animal sauvage, ou plutôt des animaux sauvages, tels qu'ils sont perçus chez ces animateurs nature d'un point de vue personnel : ce qu'ils représentent pour eux, l'image qu'ils s'en font. Dans une seconde partie, sera décrit ce qui semble être défendu personnellement par les animateurs nature dans leurs relations aux animaux, ou dans les relations homme-animal de manière générale. Ici sera aussi questionné ce que signifie la relation,

¹³ Pour bien les distinguer, il a été choisi de restituer les expressions des participants à l'étude sous forme de citations en italique. Par exemple : Noémie considère que « *les animaux sauvages ont une conscience* ». Les autres citations (auteurs, etc.) apparaissent en format normal. Par exemple : Jean-Luc Guichet parle d'un « véritable éclatement de l'animalité en trois pôles ».

¹⁴ Via la mailing-list du GRAINE Bourgogne-Franche-Comté, l'enquête a été envoyée à 180 éducateurs à l'environnement. Parmi eux, 70 « pourraient être en contact avec des animaux sauvages ». Cette donnée est une estimation, le nombre et l'activité de chacune des structures et de leurs équipes n'étant pas finement connue [GRAINE BFC, *comm. pers.*, 39 mai 2024].

ce qu'elle sous-entend, ce qui la sous-tend, et comment ces relations et se jouent, notamment sur des situations pratiques impliquant des choix de comportement. Dans une troisième partie, seront abordées les traductions pédagogiques de ce rapport aux animaux sauvages. Il s'agira de rendre compte de la manière dont leurs représentations, intentions ou sensibilités se matérialisent dans l'exercice de leur métier. Une quatrième partie permettra de prendre du recul sur l'analyse, pour tenter à la fois de qualifier en quelques mots ce à quoi œuvrent les animateurs dans notre relation aux animaux sauvages, et sous forme de pistes, ce qu'il semblerait intéressant à développer.

I - PORTRAIT DE L'ANIMAL SAUVAGE CHEZ LES ANIMATEURS NATURE

I-1 L'ANIMAL LIBRE ET AUTONOME

Parce qu'ils sont fugaces, discrets, peu visibles, rencontrer les animaux sauvages dans la nature a une importante valeur pour les participants à l'étude¹⁵ : ils se sentent chanceux de croiser une vie animale, et sa rencontre est vécue comme un privilège. Elle suscite des émotions unanimement positives, plutôt intenses, où la joie et l'émerveillement prédominent. Elle offre à l'observateur une sensation de paix, d'harmonie, de plénitude ou encore de sérénité. Pour les répondants à l'enquête, le propre de l'animal sauvage, qui le différencie des autres animaux domestiques, de compagnie et de rente, se résume en trois notions claires : la liberté, l'autonomie et l'indépendance¹⁶. L'animal sauvage est « *affûté* », « *adapté* », « *intègre* », et il est associé à l'idée d'« *équilibre* ».

On retrouve aussi chez quelques personnes les termes de « *pureté* », d'« *intégrité* » ou encore d'« *authenticité* », faisant référence à une conception de la nature assez proche des courants conservationnistes et de la *wilderness* américaine, où la naturalité est érigée comme un idéal qui trouve sa justification dans une forme de respect inconditionnel de l'histoire évolutive, non perturbée par l'humain¹⁷. Une représentation plutôt mythique d'une nature qui représenterait tout ce qui n'est pas soumis à la volonté humaine (la forêt est la nature mais pas le champ de blé ; le loup est la nature, mais pas le chien¹⁸).

Dans ce sens, certains participants à l'étude semblent percevoir les animaux domestiques comme amoindris : génétiquement différents (du fait de processus de sélection notamment), ayant évolué au plus près de l'homme, ils les voient comme dépendants, ayant perdu leur « *comportement naturel* », leur autonomie originelle. Animaux de rente et animaux de compagnie semblent donc être renvoyés à un statut très différent de l'animal sauvage, mais nous y reviendrons plus tard.

¹⁵ Dans ce mémoire, on parlera d'« étude » de manière générale, pour englober à la fois l'enquête et les entretiens.

¹⁶ La moitié des répondants à l'enquête cite ces mots-clés pour différencier intrinsèquement les animaux sauvages des autres animaux.

¹⁷ DELORD Julien, L'extinction d'espèce histoire d'un concept et enjeux éthiques, 2010, p. 362.

¹⁸ DUCARNE Frédéric, Qu'est-ce que la nature qu'on cherche à conserver ? Une approche sémiologique de l'action écologique, 2019, Nouvelles perspectives en sciences sociales, 14(2), p 38.

I-2 L'ANIMAL SUJET D'UNE VIE

Les animateurs nature pensent-ils que les animaux sauvages ont des capacités, et si oui, lesquelles ? La question leur a été posée dans le questionnaire en ligne concernant plusieurs animaux¹⁹. Si les réponses sont variables, en moyenne, les quarante répondants accordent des capacités élevées aux animaux sauvages. C'est beaucoup le cas aussi chez les dix animateurs rencontrés. Nos mystérieux colocataires, comme les qualifient l'un d'entre eux, seraient ainsi capables de ressentir la douleur, la peur, la joie, mais aussi de résoudre des problèmes ou encore avoir des intentions. L'empathie, les pensées, une forme de conscience de soi : une grande majorité des répondants reconnaît ces aptitudes chez le blaireau, mais aussi, pour la plupart, chez le merle. On attribuera à la coccinelle moins de capacités, mais celles-ci restent élevées : une grande majorité lui reconnaît par exemple une forme de langage, la possibilité de ressentir la douleur, et plus de la moitié des répondants lui attribuent une vie propre et unique. Florent, interviewé, estime en effet : « dans tous les cas, même si on peut dire qu'il y a pas de conscience chez les insectes, ils ont des réflexes (...) pour survivre, donc à partir de là, j'estime qu'il y a une sorte de souffrance qui existe ».

Aux yeux des quarante répondants à l'enquête, les animaux sauvages sont donc plutôt des individus faisant l'expérience d'une vie subjective, riche, faite d'habitudes personnelles, d'émotions et d'intentions particulières : ils leur accordent une valeur intrinsèque, à la manière de Tom Regan, figure de l'éthique animale défendant une éthique déontologique²⁰. Cela corrobore le fait que, lors de leurs activités menées en nature, les animateurs portent une attention certaine aux vies animales rencontrées : la totalité met en place des précautions particulières²¹ pour limiter le dérangement de la faune et éviter des « dommages collatéraux », notamment lors de la manipulation d'invertébrés fragiles. Chez nos participants à l'étude, la vulnérabilité des animaux en tant qu'individus sentients est donc reconnue. On évite de les effrayer, de les blesser, de les déranger. Mais cette vulnérabilité est aussi et surtout largement le fait de leur relation avec les êtres humains.

¹⁹ Trois animaux étaient proposés : un mammifère (le blaireau d'Europe), un oiseau (le merle noir) et un insecte (la coccinelle à sept points). Pour chacun d'eux, une liste de capacités était suggérée. Le répondant pouvait alors attribuer ou non cette capacité à l'animal, sur un gradient de 1 à 4 (de « pas du tout » à « tout-à-fait », ou encore « je ne sais pas »).

²⁰ JEANGENE VILMER Jean-Baptiste, *L'éthique animale*, 2011, p. 74.

²¹ Distance d'approche, discrétion et silence, manipulations avec utilisation de pinceaux, de boîtes, prélèvement et remplacement sur le même lieu, etc.

I-3 L'ANIMAL VULNERABLE FACE A L'ETRE HUMAIN

« DESTRUCTEUR »

Dans le questionnaire en ligne, lorsqu'on interroge les personnes sur ce qui différencie l'être humain de tous les autres animaux, la moitié répond en des termes peu élogieux : « *destructeur* », « *arrogant* », « *irréfléchi* », voire « *débile* », « *futile* » et « *malveillant* ». Un tiers cite des capacités ou compétences particulières, notamment cognitives (abstraction, maîtrise des énergies, art...), et seulement quatre personnes ne voient aucune différence fondamentale entre les êtres humains et les autres animaux. Concernant les personnes entretenues, il est marquant de constater que parler des animaux revient beaucoup à parler de l'être humain : la représentation de l'animal est indissociable de la relation que l'homme entretient avec lui. Celle-ci est décrite comme asymétrique, où les animaux sauvages sont invisibilisés et non respectés dans leur intégrité physique et dans leur droit à l'existence ; l'autonomie des animaux et leur droit à vivre leur vie sont bafoués, notamment par l'empiètement des êtres humains sur leur territoire, la transformation ou destruction directe de leur lieu de vie, ou encore « *de potentielles cibles pour des fusils* », « *des victimes collatérales des dérèglements climatiques causés par l'humain* ».

Il faut agir en faveur des animaux « *parce que nous sommes responsables en tant qu'espèce, de la raréfaction, voire de l'extinction de la plupart* ». S'occuper du sort des animaux sauvages est donc largement justifié par l'existence d'un devoir de réparation envers les injustices subies par le monde animal. Ce n'est pas la seule raison évoquée, mais celle-ci est plus marquée que les autres. Ainsi, les animaux ne sont que peu vulnérables en eux-mêmes (bien que leur sensibilité soit largement admise), mais surtout parce qu'ils sont les victimes d'une domination humaine qui les met en incapacité de vivre leur vie de façon libre et autonome. Sur cette notion de vulnérabilité, il a semblé intéressant d'interroger les personnes sur leur rapport à la mise à mort volontaire d'animaux à des fins alimentaires, qui peut être considérée comme le paroxysme de cette domination de l'homme sur l'animal. Des questions relatives à l'élevage et à la chasse ont donc été utilisées pour mieux définir, en creux, le portrait de l'animal sauvage.

I-4 VULNERABLE... ET MANGEABLE ?

La plupart des personnes interrogées considère acceptable ou normal de tuer les animaux pour les manger, en faisant appel principalement à l'argument de naturalité : la mort est présentée comme « *faisant partie de la vie* », comme « *principe d'équilibre entre les espèces* ». Manger les animaux permet aussi

de se placer ou replacer en tant qu'animal parmi les autres. Mettre à mort un animal pour le manger, qu'il soit un animal sauvage chassé ou un animal domestique élevé, n'est pas un synonyme de manque de respect ; ce qui importe, ce sont les conditions de vie et les circonstances de la mort de l'animal²². Mais quand bien même on pourrait tous les deux les manger, l'animal sauvage semble posséder une forme de valeur supérieure, l'animal de rente restant dans un statut spécial, peut-être du fait même de sa qualité de bien, de son absence d'autonomie complète, de sa prédestination à être transformé en viande. On reconnaît par exemple dans le témoignage de Laurianne cette idée d'animal « consommable »²³ :

Les animaux domestiques, je les vois dans un truc d'utilité (...). C'est pour une production (...). Et plus je connais l'animal, plus je trouve ça respectueux d'avoir eu cet animal... alors que c'est violent ! A mes yeux, les animaux sauvages ont plus de valeur, car ça vient toucher ce truc là de... je sais pas comment dire. Ils sont libres, ils sont fragiles, ils essaient tant bien que mal de survivre sur la planète qu'on est en train de défoncer... y'a un truc de précieux (...). En fait, c'est beau, qu'ils soient libres et qu'ils nous appartiennent pas.

On retrouve, dans la valeur accordée aux animaux sauvages, cette vulnérabilité particulière liée à la destruction de la nature par l'être humain. Tuer un animal sauvage ajoute comme un coût moral supplémentaire par rapport à celle de tuer un animal d'élevage, « dédié » à cela, quand bien même *in fine* il s'agit de mettre à mort délibérément un animal sentient.

²² Ainsi, pour la plupart, les personnes interrogées sont à l'image du courant welfariste de l'éthique animale, qui ne remet pas en cause l'exploitation des animaux, mais cherche surtout à rendre leurs conditions de vie acceptables. Cette position leur fait récuser certaines pratiques d'élevage et de chasse.

²³ Se dit de quelque chose dont l'usage implique sa destruction.

II- RELATION(S) A L'ANIMAL SAUVAGE : QU'Y A-T'IL A DEFENDRE ?

II-1 ÉQUILIBRE ET DIVERSITE COMME MAITRES MOTS

Faut-il se préoccuper du sort des animaux sauvages, et si oui, dans quel but ? Dans l'enquête, quand on leur pose la question, trois quarts des répondants place en première ou deuxième réponse la notion de service écosystémique rendu, généralement associée à celle de l'animal comme rouage d'écosystème. Quarante pour cent place également la valeur intrinsèque des vies animales en première ou deuxième priorité. Et si on leur propose de choisir, de façon très binaire, entre diversité et équilibre des écosystèmes ou intégrité physique des individus, c'est la première qui est largement choisie. Pour préciser leur position, deux situations particulières leur ont été soumises.

II-1-1 Cas critiques des espèces exotiques envahissantes

Sauvages, mais source de déséquilibres dans l'écosystème²⁴ : face à ce cas particulier, les réponses divergent. La moitié des répondants estime qu'« il faut lutter contre les espèces invasives », l'autre moitié qu'« il n'y a pas de bonne ou de mauvaise espèce ». Dans les entretiens, sur cette question, il n'y a guère d'avis tranché sur le sujet, jugé techniquement difficile, reconnu par plusieurs comme philosophiquement intéressant. La plupart des personnes ne sont pas fondamentalement fermées au principe de privilégier une communauté d'espèces au détriment d'une seule, mais ce n'est pas évident pour toutes. François par exemple, parlant des ragondins :

Les piéger et les flinguer pour qu'il y ait le rat musqué, le castor, et que toute la bande revienne, ok mais... Sur quelle puissance d'intervention, et sur quelle durée, pour maintenir ou retrouver un écosystème dont l'homme a décidé « il faut qu'il soit comme ça et pas comme ça » ? (...). Mais je suis partagé (...), dans une contradiction. Entre le respect de toute forme de vie de chaque individu, et puis m'émerveiller chaque jour de ma vie avec une diversité maximum d'espèces. Entre respecter 10000 ragondins et puis en flinguer 9880 pour avoir vingt espèces différentes à la place, là c'est... c'est l'égoïsme qui joue, quoi.

²⁴ Une espèce exotique envahissante (ou espèce invasive) est « une espèce introduite par l'homme (volontairement ou fortuitement) et dont l'implantation et la propagation menacent les écosystèmes, les habitats ou les espèces indigènes avec des conséquences écologiques et/ou économiques et/ou sanitaires négatives ». Source : SARAT E., SOUBEYRAN Y., « Espèces exotiques envahissantes et changements climatiques : quels impacts et conséquences pour la gestion ? Éclairage scientifique », 2022, p. 5.

En plus de pointer la subjectivité des choix opérés dans les pratiques de l'écologie de la conservation (quelle signification au regard de l'histoire évolutive de la Terre ?), il estime que ces choix relèvent aussi d'un égoïsme personnel. Sans présupposer de la véracité de l'une ou l'autre de ces critiques, car ce n'est pas le sujet ici, le cas des espèces invasives illustre donc une vision qui n'est pas uniforme chez les animateurs, et qui soulève des questions sensibles sur l'anthropocentrisme de nos choix.

II-1-2 Cas critiques des situations d'assistance aux animaux

Pour continuer dans ce qui prévaut dans notre responsabilité envers les animaux, il est également intéressant de s'intéresser aux situations d'intervention directe auprès des animaux pour limiter leurs souffrances. Dans le questionnaire en ligne, le répondant était invité à dire s'il estimait « fondamentalement bon » d'aider un animal manifestement en détresse, souffrant ou vulnérable²⁵, dans différentes situations impliquant différents animaux. Globalement, de nombreux répondants ont plutôt tendance à estimer bon d'intervenir sur un animal en difficulté, de manière théorique, même si dans les faits, nombreux sont ceux qui ne le font pas pour des raisons techniques (manque d'expérience et de compétence, chances de sauver l'animal considérées comme très faibles...). Mais en mettant de côté ces considérations, on constate une certaine hétérogénéité des réponses, qui font appel à trois arguments : celui de naturalité, d'« équilibre » et de responsabilité.

D'abord, on intervient peu dans des situations où la difficulté de l'animal vient d'un fait naturel, ou est provoqué par un autre animal sauvage. L'option du « laisse faire » est donc principalement choisie pour des raisons de naturalité : il est « naturel » qu'un oisillon soit tombé du nid ou qu'un renard puisse avoir la rage.

Ensuite, on vient principalement en assistance à un animal qui est mis en danger par l'être humain, y compris de manière indirecte : on intervient alors parce qu'on est « redevable ». Mais lorsque des situations impliquent des cas de prédation entre un animal sauvage et un animal domestique, l'animal sauvage est parfois favorisé. L'exemple est illustré par cette répondante, qui vient en aide à une musaraigne attaquée par un chat (la présence du chat étant du fait de l'homme), mais qui laisse le renard attaquer une poule, estimant que cela fait partie des « *situations naturelles qui ne sont pas causées par l'Homme* ». Pourtant, l'être humain est partiellement responsable dans les deux cas. Ce qui semble donc prévaloir ici, c'est *in fine* la survie de l'animal sauvage, qu'il soit le prédateur

²⁵ La question précise que l'on se place dans une situation fictive où l'intervention est techniquement et légalement réalisable.

ou la proie. Par ailleurs, lorsque sont mis dans la balance des animaux domestiques et des animaux sauvages exotiques, l'animal domestique est pour le coup, en général favorisé, à l'image de la colonie d'abeilles, que l'on choisit plutôt de préserver du frelon asiatique, dont la présence est causée par l'être humain. Selon ces raisonnements, il s'agit donc globalement d'assister ou de venir en aide à des animaux à la fois d'espèces sauvages, mais aussi indigènes, les autres ne relevant pas de cet équilibre naturel à conserver. Ainsi, ce que certains auteurs appellent le sophisme naturaliste, « *la nature est ainsi faite* », détermine souvent le raisonnement.

A l'inverse, d'autres répondants viennent en assistance à des animaux en en appelant à la responsabilité, notamment pour les animaux domestiques, qu'ils vont alors considérer comme vulnérables du fait même de leur caractère domestique (qui a conduit à leur vulnérabilité), ou simplement parce qu'ils se sentent relationnellement attachés à l'animal (responsabilité morale, lien affectif). Cela explique ainsi que la plupart des répondants à l'enquête portent assistance à un chien en difficulté. Toutefois, la notion de naturalité peut vraiment la remettre en question, par exemple :

*C'est bien de [lui] venir en aide selon notre vision humaine, mais si on regarde bien, c'est pour nous-mêmes que nous avons des animaux domestiques... Est-ce réellement bien ? N'est-ce pas égoïste ?
Au regard de la nature et du sauvage, est-ce fondamentalement bien d'aider un chien ?*

La force l'argument de naturalité vient remettre en question l'assistance à l'animal, y compris de compagnie. Ici, le chien est perçu comme répondant à une fonction utilitariste, et pour cela, il semble perdre de sa valeur intrinsèque, comme s'il était « dégradé » du fait de sa dépendance ou de ses relations particulières à l'être humain. Son existence même en tant qu'individu tend à disparaître au profit d'une vision écosystémique d'ensemble. Coïncé entre une fonction utilitariste qui dégrade sa valeur et l'absence de fonction dans l'écosystème, en vertu de quoi il faudrait lui venir en aide ?

Assister un animal pour lui-même, pour son propre intérêt : c'est encore la réponse d'autres répondants, qui estiment que leur intervention relève d'une responsabilité morale générale, relevant alors d'une éthique que l'on peut qualifier de « relationnelle », possiblement d'une éthique des vertus²⁶. Ils viennent alors indifféremment en aide aux animaux sauvages, domestiques, quelle que soit la situation, comme on porterait secours à un être humain. L'empathie pour l'individu prend le pas sur toute autre considération. Olivier s'exprime ainsi : « *Pour moi, on est des êtres d'empathie. Donc si*

²⁶ Une éthique des vertus est centrée sur la personne : au travers de ses actions, ce sont finalement ses caractéristiques internes qui sont évaluées : ses traits de caractère, ses intentions, ses émotions. Dans : UTRIA Enrique, « L'éthique des vertus », in Larue Renan, *La pensée végane 50 regards sur la condition animale*, 2020, p. 510.

on met les animaux dans le même panier des vivants, naturellement on va les aider, si [l'animal] est blessé ou si j'estime qu'il a besoin de soins, quelle que soit la cause... Pour moi ça se discute même pas ».

II-1-3 En résumé : une vision plurielle de nos relations aux animaux

L'analyse qui a précédé semble donc démontrer une certaine importance à l'écosystème dans son ensemble et à la notion d'équilibre. Cela fait appel au principe d'écocentrisme, dont le cadre moral entend s'appuyer sur des bases scientifiques et rationnelles, issues de l'écologie notamment. Les raisonnements observés rappellent énormément ce que défend l'une des figures de paternité de l'éthique environnementale : Aldo Leopold (1887-1948). Le forestier américain défend en effet une « éthique de la Terre » reposant sur une vision élargie des processus naturels, qui ne se focalise pas sur des composantes considérées séparément, mais sur les relations et les interdépendances qui relient ces composantes entre elles. Pour lui, « une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse²⁷ ».

Appliquée à notre sujet, et selon cette perspective, nous devons nous préoccuper des animaux sauvages pour préserver le tissu vivant où animaux et êtres humains sont imbriqués. En vertu d'un équilibre à préserver, il semble acceptable de privilégier certains animaux par rapport à d'autres. Corollaire de ce constat : quand bien même on favorise la vie de nombreux animaux, y compris de manière volontaire et avec d'importants efforts (travaux de génie écologique par exemple), cela ne se fait pas pour des raisons morales centrées sur l'individu animal. D'autre part, qu'ils souffrent ou non, ce qui est à préserver chez les animaux est leur autonomie et leur souveraineté. Inutile donc de préciser que les animateurs ne se reconnaissent pas du tout dans les approches les plus interventionnistes et pathocentrées de l'éthique animale, qui défendent une assistance aux animaux dans toutes les circonstances, y compris dans les cas de prédation naturelle²⁸.

Cette approche écocentrée, considérant l'être humain comme partie intégrante de l'écosystème, en appelle aussi à une reconnaissance, par les êtres humains, de leur propre animalité, ou en tous cas de leur profond attachement, sinon dépendance, à la nature. Plusieurs animateurs perçoivent ainsi la déconnexion de l'être humain de son milieu naturel comme la perte d'un lien

²⁷ LEOPOLD Aldo, *Almanach d'un comté des sables*, 2000, p 283.

²⁸ MARIS V. & HUCHARD E., « Interventionnisme et faune sauvage », 2018, p. 123. Des auteurs comme Martha Nussbaum ou Oscar Horta défendent cette approche, que l'on peut retrouver dans le mouvement RWAS (Reducing Wild Animal Suffering, ou réduction de la souffrance des animaux sauvages).

originel : nos vies artificielles, loin de la nature qui nous a « fabriqués », nous a fait perdre certaines aptitudes sensorielles. Tisser des liens avec d'autres êtres vivants relève alors d'un « retour à la normale », favorable à notre bien-être physique et moral, venant combler « *des vides dans nos vies d'occidentaux* », réveiller « *une sorte d'instinct* ». Les animateurs sont tous convaincus des bénéfices directs du contact à la nature, pour l'espèce humaine elle-même. Ces considérations peuvent être appuyées d'ailleurs par d'importantes recherches mettant en évidence le caractère constitutif de l'environnement naturel dans la vie psychique des êtres humains. C'est ce que défend notamment le psychologue Harold Searles, qui dans les années cinquante a été l'un des premiers à avoir travaillé sur cette relation, estimant que l'individu, s'il niait la force de ce lien, risquait de compromettre sa santé psychique²⁹.

Cette animalité, ce retour à la nature rappelle ainsi notre vulnérabilité partagée les autres animaux en tant qu'êtres mortels. Une reconnaissance qui permettrait à l'humanité, d'après Corine Pelluchon, de se réconcilier avec elle-même³⁰, mais également de créer un sentiment de fraternité favorable à un certain devoir de justice dans nos rapports aux animaux³¹.

Il est important de noter que tous les répondants ne semblent pas se retrouver complètement dans cette vision écocentrée. On trouve notamment d'autres arguments qui semblent plutôt relever d'une approche par le *care*. Non normative mais relationnelle, donc contextuelle, elle prend en compte les relations particulières que l'on peut avoir avec certains animaux et en certaines circonstances. Les animateurs qui s'approchent de cette voie semblent davantage sensibles à l'animal en tant qu'individu ; ils opèrent moins de différences de nature et de traitement entre animaux sauvages et domestiques, et semblent plus enclins à considérer les animaux à la lumière des relations qu'ils ont avec eux. Nous pouvons aussi en être responsables parce que nous les avons rendus dépendants ou vulnérables. Nous pouvons aussi leur venir en aide parce que nous sommes doués d'empathie, « *parce qu'ils sont nos semblables* », « *parce qu'on les aime, tout simplement* ».

²⁹ ANDRE-FUSTIER Francine, « Identifications à l'autre différent et projections déshumanisantes », *Le Divan familial*, n° 26, 2011, p. 41.

³⁰ PELLUCHON Corine, « Écologie et cause animale : les raisons d'un mariage tardif », *Cités* N° 76, 2018, p. 127.

³¹ KASSOUL Hania, « Fondements et portée de l'éthique animale : révolutions et circonvolutions humaines autour de la sensibilité non humaine », Université d'été 2019, Poitiers : Les animaux, 2019, p. 11.

II-2 BEAUTE DES VIES ANIMALES : UNE VISION POETIQUE DE LA NATURE

Dans la suite de ce qui vient d'être énoncé, il paraît important de noter la très grande importance, dans la plupart du discours des participants à l'étude, des registres de la beauté, de la magie, de la contemplation. Cette dimension poétique et esthétique de la nature, associée à la valeur d'équilibre et de naturalité, est d'ailleurs aussi très présente chez Aldo Leopold, qui se disait émerveillé « devant la grandeur et la durée de l'entreprise biotique³² ».

On peut à cette occasion se demander si l'esthétisme du vivant n'est pas finalement une valeur utilitariste, et donc anthropocentrée, ne servant *in fine* qu'au bien-être des êtres humains qui y sont sensibles. On peut à ce sujet noter que, au-delà du bénéfice personnel reconnu par les personnes, le contact avec la nature est de plus en plus reconnu comme un réel besoin pour le maintien de la santé physique et morale des êtres humains³³, comme cela a été évoqué précédemment. Stéphane assure d'ailleurs être « convaincu que s'il n'y a pas de diversité, qu'elle soit dans les pensées, dans le végétal, l'animal, on est mort. Sans biodiversité, on va dépérir. Intellectuellement, physiologiquement ».

Possiblement, la valeur d'esthétisme est peut-être à mettre en relation avec l'attachement des personnes aux espaces de nature qu'ils connaissent, ainsi qu'au sentiment de perte associée à leur disparition, soit respectivement les notions d'identité environnementale d'une part (sentiment de « connexion ressentie envers une partie de l'environnement naturel non humain qui trouve ses racines dans l'historicité, l'attachement émotionnel et les valeurs d'une personne³⁴»), et de solastalgie d'autre part, relative à sa perte. Esthétisme et attachement au territoire se retrouvent ainsi dans ces deux expressions :

Je suis comme beaucoup d'humains, c'est-à-dire qu'on aime bien les petites fleurs, les machins, on se dit "ça va disparaître", et on a du mal à se dire "tant pis, les choses changent". (Noémie)

Je pense qu'il y a un côté un peu chauvin, qui aime son territoire, ce qu'il y a déjà vécu... qui a du mal à laisser complètement se faire détruire un environnement qu'il a connu. Je pense qu'il y a une sorte de patrimoine, des usages, des espèces... quand on voit ce qu'on a connu se faire bouleverser, ça peut apporter beaucoup de difficultés. (Florent)

³² LEOPOLD Aldo, Almanach d'un comté des sables, 2000, p. 145.

³³ On en aura une brève introduction avec : LAMMEL Annamaria, « De l'importance de la nature en ville pour notre santé mentale, Fondation pour la recherche sur la biodiversité », 2018, 3 p.

³⁴ POPESCU Christina, « Entretenir l'espoir entre écoanxiété et solastalgie », 2022, p.11.

Quoi qu'il en soit, le discours tenu par les animateurs rencontrés relève d'un attachement sincère et intime aux autres formes de vies prises dans leur ensemble, cette relation s'étant constituée la plupart du temps par une expérience physique de la nature, inscrite dans la durée et – en effet – généralement dans un espace donné, longuement investi. Qu'elle soit éthique de la Terre ou éthique du *care*, les animateurs voient chez les animaux des êtres pris, comme nous, dans une même toile vivante, laquelle est aujourd'hui menacée par l'être humain lui-même.

II-3 LES ANIMAUX COHABITANTS, OU LE CONSTAT D'INJUSTICE

Chez les participants à l'étude, la responsabilité de l'homme dans le délitement du tissu vivant dans lequel nous emportons les animaux fait ainsi émerger la notion de justice. Même si ce terme (ou son corollaire, l'injustice) est rarement employé, il transparait, parfois associé à l'idée de droit, dans le sens plutôt moral de « avoir le droit ». Par exemple, « *de quel droit Homo sapiens fait disparaître d'autres formes vivantes, qu'on a pas créées, qu'on est pas capables de créer ? [...] De quel droit, depuis essentiellement cent-cinquante ans, on flingue une grande partie de tout ça ?* » (François).

L'injustice se joue dans la domination de l'homme sur les animaux, et dans sa capacité démesurée à faire disparaître les milieux naturels et les vies animales qu'ils abritent. Les animaux sont ainsi les victimes directes et impuissantes d'une colocation dont les règles ne sont pas justes, et qui leur coûtent la vie. Une cohabitation plus juste consisterait donc non pas à aider ou assister les animaux mais à les laisser vivre : c'est bien une question de justice, pas de compassion, à mettre en relation avec l'autonomie et la souveraineté des animaux sauvages défendues par Donaldson et Kimlicka dans leur courageux « Zoopolis »³⁵. Un souhait en forme d'utopie, qui se brise tout net au contact du réel. C'est ce que résume Stéphane en disant que « *la vraie guérison de la planète et du sauvage, elle passe par le fait qu'on lui laisse la possibilité de vivre... Et ça, on le fait pas* ». A ce titre, la sanctuarisation des espaces ne semble pas unanimement prônée. Plus de la moitié des répondants à l'enquête estime que « l'homme doit pouvoir cohabiter partout avec les animaux », certains voyant dans les espaces protégés ou réglementés des « rustines » (pas toujours efficaces), mais aussi les symboles de notre incapacité à coexister avec les animaux.

Certains animateurs aiment alors à penser d'autres manières de vivre nos territoires partagés. Dans ces récits imaginés, la notion de droit (au sens légal cette fois) affleure, voire est explicitement

³⁵ JEANGENE VILMER Jean-Baptiste, *L'éthique animale*, 2011, p. 83. L'ouvrage « Zoopolis », de Sue Donaldson et Will Kimlicka, est paru en 2011 aux Presses Universitaires d'Oxford.

évoquée, de même que des réflexions plutôt politiques. Simon imagine par exemple des modèles démocratiques où les animaux auraient voix au chapitre, dans toutes les circonstances et toutes les situations de cohabitation : « *dans un débat géopolitique qui concerne un territoire, il faudrait pouvoir écouter toutes les espèces* ». Il insiste également sur le besoin de disposer d'une réelle diversité de points de vue, avec des personnes ayant des compétences de terrain éprouvées au contact des animaux, mais aussi d'autres ayant « *des pensées qui ne sont pas occidentales, pour défendre objectivement les espèces* », permettant un débat de qualité et produisant une intelligence collective capable de faire les bons choix.

De telles suggestions reposent sur une considération de l'animal comme un véritable agent moral, habitant un lieu donné et ayant des droits et des intérêts à défendre. Elles font également appel à une forme de société multispécifique, sorte d'« alterpolitique » comme le suggère Baptiste Morizot³⁶. Dans de telles modalités de cohabitation, la notion de territoire, de terrain physique, ressort vivement, puisque c'est là où le rapport au vivant se joue quotidiennement, dans des situations concrètes relatives au fait de devoir vivre ensemble. Nous reviendrons sur cette importante dimension dans le dernier chapitre de ce mémoire.

De toutes ces considérations écologiques, esthétiques, politiques, que font les animateurs nature concrètement dans leurs métiers ?

³⁶ MORIZOT Baptiste, *L'inexploré*, 2023, p. 265.

III- SUR LE TERRAIN : PARLER DES ANIMAUX, POUR QUOI FAIRE ?

III-1 UNE DIVERSITE D'INTENTIONS

Lorsqu'on leur demande ce qu'ils cherchent à transmettre à leurs publics concernant les animaux sauvages, il est clair qu'il s'agit majoritairement d'émotions, ou *a minima* d'expériences, plus que de connaissances. Mais c'est une tendance qui ne doit pas cacher la réelle diversité des priorités exprimées par les répondants à l'enquête. Certains placent la connaissance scientifique en premier, d'autres, le fait de vivre des expériences humaines au contact de la nature. D'autres, faire naître un sentiment de responsabilité. D'autres, un peu tout ça à la fois. On peut imaginer qu'avec de telles différences dans leurs intentions, les pratiques, approches, vocabulaires employés seront très différents, et leurs résultats sur les publics très différents aussi.

Cette diversité d'intentions se retrouve dans les moyens que déploient les animateurs pour atteindre leurs objectifs. En observant leurs réponses, on voyage dans un monde de pratiques, où sont mis avant : l'expérience de nature ; le beau et l'émotion ; le service écosystémique ; la relation à soi-même ; l'échange de vécu ; la compréhension des choses ; le questionnement sur la nature des animaux. L'enquête ne permet pas d'aller beaucoup plus loin dans les pratiques mises en œuvre, mais on peut imaginer que les animateurs, avec cette diversité d'intentions et de pratiques, n'emmènent pas leurs publics tout à fait au même « endroit » dans notre relation aux animaux.

Nous allons nous pencher toutefois sur les notions qui sont les plus régulièrement mises en avant : émotions, diversité, interrelations. Des notions que l'on retrouve également de façon importante chez les dix personnes interrogées, et qui sont parfois résumées de façon un peu simpliste mais efficacement imaginée dans l'idée de « reconnexion ». Celle-ci intervient en réponse à la rupture de relation constatée entre les individus et leur environnement proche, la nature et les autres êtres vivants, qui serait à l'origine d'un rapport mécaniste et utilitariste de l'environnement³⁷. Reconnecter les personnes à leur environnement, c'est donc tenter de faire le chemin inverse : ouvrir les yeux, faire prendre conscience de ce tissu vivant dans lequel nous sommes intriqués avec les autres êtres vivants. Pour Laurent, « (...) *plus on va se déconnecter du reste du vivant, plus on va penser qu'à notre gueule, plus on va s'enfermer dans un modèle socio-économique qui va finir de bousiller la planète et entraîner tout le reste du vivant, avec l'humain in fine* ». Cette « reconnexion » peut prendre la forme de différentes pistes.

³⁷ Une thèse défendue par de nombreux auteurs, à titre d'exemple Jakob von Uexküll, dans : VON UEXKÜLL Jakob, Milieu animal et milieu humain, Ed. Rivages, 2010, p. 424.

III-2 FAIRE VIVRE L'EXPERIENCE DE NATURE

Les animateurs emmènent leurs publics dehors, pour leur « *faire vivre l'expérience de nature* », et ainsi générer chez eux des émotions, créer un lien, une relation entre la personne et les êtres vivants rencontrés. L'animateur prend alors une place plus ou moins déterminante, mais il est recherché que les individus vivent plutôt une expérience par eux-mêmes, dont les effets émotionnels, cognitifs, physiques, doivent pouvoir s'inscrire dans sa mémoire.

Cette approche expérientielle constitue l'un des fondamentaux des pratiques de l'éducation à l'environnement, où vivre une expérience de nature, c'est « percevoir par les sens, c'est développer une sensibilité à, c'est aussi éprouver des sensations et c'est donc réagir à la présence d'un élément ou d'une personne et briser l'indifférence³⁸ ». Cette expérience permettrait donc l'émergence d'une sensibilité, et puisque « il semblerait que sans la sensibilité il n'y ait aucune forme de connaissance possible », alors l'immersion dans la nature permet la connaissance. Une « connaissance » ici à comprendre au sens large, l'acquisition de connaissances théoriques et scientifiques n'étant que peu prioritaires pour les animateurs. Cette connaissance, au sens plutôt de l'expérience vécue, permettrait de prendre soin, selon l'adage repris par plusieurs animateurs. Voir l'animal est ainsi perçu par la plupart des animateurs comme un passage obligé, l'animateur étant lui-même un vecteur important d'émotions : enthousiasme, joie, absence de peur influent grandement sur la réceptivité et capacité du public à se laisser emporter par une expérience positive.

III-3 DIVERSITE ET REALITE DES VIES ANIMALES

III-2-1 Montrer qu'ils existent

Les animaux sauvages sont très peu visibles et leur rencontre tient au hasard, d'autant plus lorsque l'animateur est accompagné par un groupe important³⁹. Avec ou sans outils supplémentaires⁴⁰, il va alors, tel un guide, chercher à développer le regard de ceux qui l'accompagnent, pour « rendre visible l'invisible » : les animaux au loin, les animaux minuscules, ceux qu'on entend seulement, ceux qui laissent des traces, des indices. Julien précise : « *Plutôt que dire "Regardez, y'a un chêne ou y'a un pivert", c'est plutôt "regardez y'a quelque chose"* ». Un geste qui s'assimile à

³⁸ CHERIKI-NORT Juliette (coord.), Guide Pratique d'Éducation à l'Environnement : entre humanisme et écologie, 2010, p. 22.

³⁹ Les invertébrés sont les plus observés. Parmi les vertébrés, les oiseaux sont sans doute les animaux les plus concernés. Les mammifères, pour leur part, restent généralement absents du champ de vision.

⁴⁰ Il peut s'agir d'outils d'investigation, de capture, d'observations (filets, jumelles...) et/ou de supports illustrés.

ce que le chercheur Hubert Vincent appelle une « rhétorique du montrer⁴¹ », où il n’y a rien à prouver ou à défendre, mais simplement à montrer la possibilité d’autres existences. Ouvrir les sens, mettre les participants dans un rôle actif dans la découverte et la compréhension du monde dans lequel on les immerge, faire en sorte qu’ils se posent eux-mêmes des questions : les animateurs puisent dans les méthodes actives et interactives qui leur sont familières, que ce soit sous forme de jeux et activités organisées ou de postures, pour faciliter une forme d’auto-apprentissage et rendre l’expérience riche et intéressante. Dans ces situations, la spontanéité des événements, l’instant présent, la disponibilité à ce qui se présente, aux signes et autres formes de vie, sont très importants. C’est pourquoi peu d’animateurs parlent d’espèces animales ciblées en amont : ils s’adaptent à ce qui se présente.

L’ambition est de travailler sur le regard et la réceptivité, une notion chère à Aldo Leopold, qui estimait en ce sens que « le progrès, ce n’est pas de faire éclore des routes dans des paysages déjà merveilleux, mais de faire éclore la réceptivité dans des cerveaux humains qui ne le sont pas encore⁴² ». Il s’agit donc de transformer le décor naturel en un lieu riche de vies animales, de détails, qui se révèlent à la condition de sens préalablement mis en éveil, et de l’exercice d’un savoir-faire qui s’apprend ou se réapprend : l’interprétation des signes, un « art de lire » cette nature uniforme et indistincte à laquelle habituellement « on ne comprend rien, dans laquelle on ne voit rien⁴³ », nous dit le pisteur et philosophe Baptiste Morizot.

III-2-2 DIVERSITE, INTERACTIONS, INTERDEPENDANCES

D’après l’enquête, dans ce que les animateurs racontent des animaux lors de leurs interventions, il y a en premier lieu les relations entre les espèces, puis leurs caractéristiques physiques ou leur biologie. Ces descriptions sont au service de la découverte de la diversité des vies animales d’une part, et de cet objectif de rendre compte des interrelations entre espèces d’autre part. Apporter des notions de biologie et d’écologie n’est donc pas antinomique avec la reconnaissance, par les animateurs, de la valeur intrinsèque des animaux. Elle semble nécessaire pour faire de la « nature » autre chose qu’une somme d’animaux et de végétaux juxtaposés, mais un ensemble complexe de relations entre les êtres vivants, le sol, les éléments, etc. Cette notion de communauté biotique prend alors son sens lorsque l’animal n’est pas réduit à individu isolé, mais agissant et interagissant avec les autres vies qui l’entourent.

⁴¹ VINCENT Hubert, « Parler des animaux : une rhétorique furtive », 2004, p. 55.

⁴² LEOPOLD Aldo, *Almanach d’un comté des sables*, 2000, p. 225.

⁴³ Expression empruntée à Baptiste Morizot, dans : MORIZOT Baptiste, *Manières d’être vivant*, 2020, p. 20.

La notion d'interrelation est aidée par celle de territoire, plus ou moins exploitée selon les animateurs. Ce qui est sûr, c'est que les animateurs emmènent leurs publics sur des territoires habités par les animaux, mais la notion est peut-être utilisée de différentes manières. Le territoire peut d'abord être assimilé au milieu, au biotope, selon une approche naturaliste. On se rend dans une forêt, une prairie, où vit une communauté animale organisée. Mais il peut aussi être utilisé au sens du territoire de vie, où hommes et animaux cohabitent, autant qu'ils habitent, comme c'est le cas sur des espaces plus urbains, où la frontière entre ce qui est « naturel » et ce qui ne l'est pas se floute, et où vies animales et humaines sont imbriquées dans une forme de coexistence plus ou moins évidente à l'œil nu. Dans ces situations, l'essentiel n'est pas de trouver des espèces nombreuses ou rares : il s'agit de découvrir l'existence d'êtres vivants là où on ne les attend pas, là où on ne les soupçonne pas, et prendre conscience qu'« habiter, c'est toujours cohabiter⁴⁴ ».

De la même façon, en nature, certains animateurs travaillent sur cette notion : soit en insistant sur le fait que l'on pénètre sur un territoire qui appartient aux animaux (« *on rentre chez eux ; on est sur leur territoire* », explique Olivier), ou en l'investiguant au même titre que les autres animaux, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Enfin, la notion de territoire peut être particulièrement exploitée quand il s'agit d'observer les animaux dans leurs comportements (déplacements, chants...), mais aussi de trouver et d'interpréter leurs traces, pour en appréhender leurs habitudes, leurs cheminements, leurs frontières, leurs rythmes. Cette dernière approche permet d'apporter beaucoup d'agentivité à l'animal, puisque l'on s'intéresse à des individus habitants dans un lieu donné, et non un simple représentant d'une espèce.

On peut relever enfin que, dans l'enquête, les interactions entre les animaux et les êtres humains sont principalement abordées en termes de problématiques (menaces directes et indirectes), ou bien de services écosystémiques. Ces derniers paraissent assez utilisés, alors que nombre d'animateurs ne voient pas nécessairement la valeur des animaux dans ce qu'ils nous apportent en tant qu'êtres humains. Si, dans l'enquête, quelques-uns affirment que nous devons nous préoccuper des animaux en vue de notre propre survie, il n'en est pas de même pour d'autres, qui disent utiliser cette notion à contrecœur, estimant que l'anthropocentrisme de la notion pourrait toucher plus facilement leur public. C'est ce qu'explique Noémie :

Le problème, c'est que maintenant, dans la tête des gens, les animaux sauvages, c'est des êtres inférieurs qui s'adaptent ou qui disparaissent (...). On en arrive à un point où faut dire : « cet animal est utile

⁴⁴ MORIZOT Baptiste, *Manières d'être vivant*, 2020, p. 28.

parce qu'il fait ça (...), donc il faut le protéger ». Mais c'est pas « il faut le protéger parce que c'est un être vivant sensible qui existe, et voilà ». Je trouve ça triste.

Florent y voit également une nécessité :

(...) c'est quand même cette raison que je vais présenter en intervention, car c'est la raison qui a le plus de poids (...). Des fois, en fonction du public, ça peut desservir. Quand on prend un public qui est complètement urbain, qui a très rarement été en extérieur, quand on commence à parler de ce genre de choses [reconnaissance de l'animal comme individu, capacités à souffrir...], on te regarde avec des grands yeux : "c'est un hurluberlu, il est dans son truc" (...).

Ainsi, et malgré que leur usage soit loin d'être reconnu comme un gage de préservation du vivant⁴⁵, les services écosystémiques sont utilisés en tant qu'arguments : soit de façon stratégique pour interpeller plus facilement les participants, soit parce que cette valeur utilitariste est pleinement assumée, aux côtés de la valeur intrinsèque. On retrouve ainsi la conception d'une autre figure de l'éthique environnementale, John Muir, qui incarnait en son temps l'approche dite préservationniste : celle où la nature possède avant tout une valeur intrinsèque, dont l'existence est une fin en soi, même si elle permet aussi la subsistance de l'humanité⁴⁶.

III-2-3 Défaire les représentations et les fantasmes

Nombreux sont les animateurs qui font état de la méconnaissance, des représentations erronées et des croyances relatives aux animaux sauvages, qu'ils s'attachent naturellement à défaire. En ce sens, l'animateur rend justice aux animaux sauvages, à leur vie, à leur complexité, à leurs réalités, ce qui est particulièrement vrai pour les animaux souffrant de préjugés. Julien parle ainsi du blaireau :

Il est un peu pataud, mais en même temps c'est une machine qui a une morphologie assez incroyable ; il a des comportements sociaux, de construction de ses blaireautières... Y'a un univers, quoi. [Il s'agit de] le voir plutôt comme un animal plein de ressources et de qualités, plutôt que le blaireau qui dégomme les champs de maïs, qui transporte des maladies, et qui est agressif. J'avais encore une discussion avec un chasseur y'a quinze jours. On est en 2024, le blaireau est un animal agressif de leur bouche... Et ça, ça ne va pas.

⁴⁵ BARNAUD Cécile, ANTONA Martine & MARZIN Jacques, « Vers une mise en débat des incertitudes associées à la notion de service écosystémique », 2011, p. 4.

⁴⁶ BERGANDI Donato, BLANDIN Patrick, « De la protection de la nature au développement durable : Genèse d'un oxymore éthique et politique », 2012, p. 138.

Parce qu'il est très peu visible dans nos quotidiens, Jean-Luc Guichet parle de l'animal sauvage comme de l'animal absent, devenu pour la plupart un objet imaginaire, « détaché de toute expérience effective », et de nature fantasmatique⁴⁷. Cela est largement constaté par les animateurs, qui ont tous des anecdotes parlantes sur ce sujet. Stéphane, par exemple, relate une expérience éloquente vécue avec un jeune garçon qui, n'ayant comme référence de l'araignée que celle de jeux vidéos, a vu chez sa première vraie araignée un animal dangereux, dont il a cru voir « *les yeux injectés de sang* ».

A défaut d'expérience réelle, l'animal sauvage peut aussi être fantasmé ou assimilé à un animal domestique ou de compagnie. Quand elle les emmène dehors pour aller voir les oiseaux, Noémie observe que les enfants se fourvoient en pensant qu'ils vont voir de nombreux oiseaux, qu'ils vont pouvoir les toucher, etc. Défaire les représentations est un exercice nécessaire mais aussi épuisant pour les animateurs, qui aimeraient aller plus loin dans l'échange avec leurs publics. François en parle ainsi :

[Je préférerais] attraper le public sur le pourquoi, la relation à l'homme, la responsabilité de l'homme, sur les valeurs... J'aimerais qu'on échange sur du questionnement philosophique, moral, déontologique... Être en position d'éducation pour, en trois heures, faire basculer celui qui est devant moi et faire qu'il ne verra plus jamais une mésange bleue de la même manière. Mais je reprends les bases à chaque fois (...). Je commence à saturer (...).

III-4 COHABITER AUTREMENT ?

Travailler sur des situations concrètes de cohabitation ne relève pas du métier d'animateur nature. Sur les dix animateurs interrogés, Laurent fait toutefois figure d'exception. Il intervient régulièrement pour jouer ce rôle d'ambassadeur dans des situations de cohabitation problématiques, quand bien même il se définit toujours comme animateur. Dans les situations dans lesquelles il intervient, il s'attache à placer sur le même pied d'égalité l'animal et l'humain. Se mettre à leur hauteur, comprendre les raisons du conflit, identifier les besoins respectifs des protagonistes, ne pas douter de leurs intérêts et intelligences propres, trouver un terrain d'entente : un exercice délicat, qui peut s'assimiler au rôle de diplomate cher à Baptiste Morizot⁴⁸, qui exige des capacités de compréhension, d'écoute et de dialogue indispensables pour parvenir à une résolution constructive.

⁴⁷ GUICHET Jean-Luc, « L'animal familier aujourd'hui : la réduction du domestique à l'appivoisé », 2011, p. 18.

⁴⁸ L'auteur détaille ce concept dans son ouvrage : MORIZOT Baptiste, Les diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant, 2023, 443 p.

Les animateurs devraient-ils davantage travailler sur ces cas concrets ? Est-ce vraiment leur métier ? Il semblerait que non. Dans tous les cas, sans dire d'intervenir concrètement sur de telles situations, les animateurs peuvent y aider, par le biais de messages, de conseils, de voies à suivre pour permettre aux individus qui le souhaitent de trouver des solutions pour faciliter ou permettre les vies animales qui les entourent. C'est ce que font une partie des animateurs, estimant indispensable de donner des pistes concrètes aux personnes désireuses d'agir concrètement pour les animaux, sans quoi elles sont démunies et ne saisissent pas nécessairement d'elles-mêmes les comportements les plus profitables pour les animaux. Mais tous les animateurs ne le font pas, et beaucoup s'en tiennent à faire vivre l'expérience de nature, sans apporter de notions de menaces liées aux activités humaines, et encore moins à donner des conseils ou une marche à suivre pour agir concrètement pour aider les vies animales. C'est un choix pédagogique à part entière, correspondant à deux approches différentes de l'éducation à l'environnement : l'approche interprétative, qui relève d'une éducation par l'environnement, et l'approche positiviste, centrée sur le changement de comportement.

Prescriptives ou non, plutôt naturalistes ou sensorielles, didactiques, ludiques : les animations et activités proposées par les animateurs sont à l'image de leurs sensibilités, de leurs préoccupations, de leurs convictions pédagogiques et de leur propre rapport aux animaux et aux êtres humains. Dans cette multiplicité d'approches, nous pouvons dans le chapitre suivant essayer d'identifier quels en sont les points communs, et de pointer ce qui semble le plus intéressant, existant ou à développer, dans leur travail pédagogique.

IV- QUELLE CONTRIBUTION DE L'ÉDUCATION A L'ENVIRONNEMENT DANS NOTRE RAPPORT AUX ANIMAUX ?

IV-1 POUR UNE ÉTHIQUE DE LA CONSIDÉRATION

On pourrait le résumer comme ceci : s'il y a bien quelque chose qui réunit les animateurs, au-delà de la diversité de leurs perceptions et pratiques, c'est leur volonté d'ouvrir le champ de vision de leurs publics, élargir la perception de la nature, agrandir l'expérience que l'on peut avoir du monde, de manière à y inclure les autres êtres vivants. Les animateurs nature donnent à voir, suscitent la rencontre entre des individus humains et d'autres formes de vies. En montrant leur extraordinaire diversité et la richesse de leurs existences, ils veulent faire émerger et mettre en évidence, sous les yeux de leurs interlocuteurs, la réalité de ce qui les entoure : un tissu serré de milliers de vies interdépendantes, dont ils font partie intégrante. En faisant vivre à leurs publics des expériences de nature, qu'elles soient plutôt immersives, sensorielles, didactiques, ils cherchent à transmettre une sensibilité, un regard sur le monde, parfois des valeurs, une compréhension de ce qui nous entoure.

Par leurs actions, la plupart espèrent contribuer à développer dans l'esprit de leurs publics de nouvelles considérations à l'égard des vies animales. Ceux-ci, changeant ainsi de perception, pourraient peut-être concrètement changer leur rapport aux autres vivants et ainsi préserver les vies animales pour ce qu'elles sont : des vies dignes d'être vécues. Ainsi pourrait-on parler de ce qui caractérise l'approche commune des animateurs : une éthique de la considération, comme la nomme la philosophe Corine Pelluchon⁴⁹. Une intention que l'on peut retrouver dans le « Guide pratique de l'éducateur à l'environnement », ouvrage de référence dans le métier, lorsqu'il est écrit que l'éducateur à l'environnement conduit l'individu « hors de soi », « pour l'amener vers un monde plus vaste »⁵⁰. C'est le dénominateur commun qui semble être le plus évident parmi tous les animateurs ayant participé à l'étude, et en particulier les dix personnes ayant été interviewées.

En se plaçant du côté des concepts de l'éducation à l'environnement, on peut aussi reconnaître à nouveau cette approche plutôt interprétative, dont l'objectif privilégié est la construction d'un lien entre la personne et son environnement, en vue de développer des valeurs, favoriser l'empathie, l'objet visé étant le rapport entre l'individu et son environnement⁵¹. En ce sens, on peut assimiler

⁴⁹ Elle détaille ce concept dans son ouvrage « Éthique de la considération », Paris, Seuil, 2018, 288 p. L'auteure avait déjà élaboré ce concept dans son précédent ouvrage, « Éléments pour une éthique de la vulnérabilité », 2011, 352 p.

⁵⁰ CHERIKI-NORT Juliette (coord.), Guide Pratique d'Éducation à l'Environnement : entre humanisme et écologie, 2010, p. 122.

⁵¹ *Ibid.*, p. 25.

également l'acte pédagogique des animateurs comme un travail sur l'éthique des vertus : on cherche à développer chez l'autre des valeurs individuelles, qui le rendraient « meilleur », disposé à agir individuellement à travers des actes vertueux, favorables aux autres êtres vivants. Cela pourrait ainsi, de manière agrégative, soigner ce que, à l'échelle de la société, Baptiste Morizot désigne comme une crise de la sensibilité. Pour poursuivre leur but, ils utilisent pour cela l'expérience de nature, vectrice d'émotions, et souvent des apports sur l'écologie. En faisant cela, ils espèrent œuvrer à cette reconnexion, que l'on pourrait reformuler ici comme conscientisation de notre appartenance à la communauté biotique, plutôt au sens physique et écologique du terme.

Cette analyse peut sembler claire, mais elle est somme toute assez simpliste, imparfaite, et ne rend pas vraiment compte des approches et pratiques finalement assez disparates observées. Ce qui est proposé ici, cette éthique de la considération, cette notion d'appartenance à la communauté biotique, n'est qu'une tendance, et tous les animateurs ayant participé à l'étude ne s'y retrouveront pas nécessairement, ou pas totalement. D'autres approches en effet existent, et ont été seulement effleurées dans cette analyse, notamment celles qui poursuivent un objectif de construction de soi en vue de l'acquisition de compétences sociales d'une part (éducation par la nature), et celles qui relèvent d'une forme de spiritualité tournée vers un développement personnel. Mais l'approche sur laquelle nous insistons, celle de la considération, est celle qui semble la plus prégnante et qui concerne le plus directement l'animal en tant que tel. Nous poursuivons donc cette voie dans ce qui suit.

IV-2 OU ALLONS-NOUS ?

En guise de transition, il semble important de noter que cette mission portée par les animateurs n'est pas sans difficultés. Les animateurs se confrontent à un écart grandissant entre leurs intentions pédagogiques et la réalité d'un public parfois très éloigné de toute expérience de nature. C'est leur rôle que de travailler à ce rapprochement, mais les conditions d'exercice du métier ne sont pas toujours faciles (interventions ponctuelles), et cela peut être frustrant, usant, voire désespérant de constater que l'univers qui sépare les êtres humains des animaux s'agrandit année après année. D'autre part, plusieurs animateurs font état d'une certaine auto-censure, en tant qu'individus auprès de leurs publics, encore plus en tant que structures auprès des institutions, en faisant le choix de ne pas exprimer leur réelle sensibilité et positionnement sur la question animale ou sur la défense du

vivant de façon générale. Le sujet étant considéré comme très « *politique* », ils y voient un risque pour la pérennité de leurs structures, qui dépendent beaucoup de subventions publiques⁵².

Une difficulté réside aussi dans la difficulté à imaginer, à l'échelle de la société, un autre modèle plus juste. Plusieurs animateurs expriment leur pessimisme quant à l'état du monde et de la possibilité d'habiter autrement la planète et l'espace, tant les phénomènes sont de grande ampleur, les dépassent, tout en même temps qu'ils y contribuent individuellement : l'urbanisation, les modes de vie consommateurs d'espaces, la consommation de ressources, etc., qui effritent, découpent ou dégradent directement ou indirectement les habitats des animaux sauvages. Certains voient ainsi dans la situation actuelle de la société une forme d'impasse, alimentée par les crises sociales et démocratiques.

La disparition de repères dans notre société, qui se sont dissous avec l'arrivée du dérèglement climatique et de ses perspectives inconcevables, ainsi que de l'impasse sociale et démocratique, génère comme une forme de flottement dans certains esprits. Flottement qui rappelle ce que Baptiste Morizot appelle ce « temps du mythe » : une période inédite, où l'on est plus sûr de rien, où toutes nos relations avec le vivant sont devenues instables, comme celles de nos relations avec les animaux, soudainement sortis du cadre dans lequel on les avaient placés... Une situation unique, où il faut tout réinventer⁵³. On sent certains animateurs qui tâtonnent, dans leur réflexion personnelle, intellectuelle, et dans leurs pratiques de pédagogues. Dans cette relation aux animaux, Simon estime que, parmi les mille manières de s'occuper du vivant, « *il faut tout tenter* ». « Gérer » la nature ou non, créer des réserves naturelles ou non, sensibiliser, lutter pour, lutter contre : il semblerait qu'il faille chercher de nouvelles voies, essayer, comprendre de nos erreurs et de nos réussites.

Dans ces nouvelles manières de vivre avec les animaux, les animateurs nature œuvrent-ils à autre chose que ce travail de sensibilisation, de reconnexion jusqu'ici décrit ? Leur métier peut-il ou doit-il produire autre chose ?

⁵² Au niveau national, avec plus de 60 % de produits, les subventions étaient en 2020 la première source de financement des associations d'éducation à l'environnement. RESEAU ECOLE ET NATURE, État des lieux de l'éducation à l'environnement en France, 2020, p.5.

⁵³ MORIZOT Baptiste, *L'inexploré*, 2023, p. 11.

IV-3 POUR UNE PEDAGOGIE CRITIQUE DE NOTRE RAPPORT AU VIVANT ?

IV-3-1 La place de l'animal, un sujet politique dans notre société

Parce que l'éducation à l'environnement recherche à transformer culturellement notre rapport aux animaux, elle a ses limites. Proposer aux publics une vision nouvelle des animaux et de la nature qui ne serait pas déjà la leur est difficile. On mesure cette difficulté en observant, chez les animateurs, les écarts qu'ils doivent effectuer entre ce qu'ils aimeraient proposer ou transmettre et la réalité et les représentations sociales des participants. Ou alors, le public est déjà convaincu ou préparé à cela, et d'un point de vue sociétal, les lignes bougent peu. Certains auteurs estiment donc que les approches trop spécifiques (quelles qu'elles soient, écocentrées, anthropocentrées, spirituelles...) ne peuvent pas se généraliser, car elles sont tout simplement trop éloignées des modes de pensée des individus⁵⁴, qui sont d'une infinie diversité. Corine Pelluchon est de cet avis, et pense par exemple que « la reconnaissance de la valeur intrinsèque de la nature, l'affirmation de l'égalité des formes de vie, ne peuvent convaincre *a priori* que les écologistes⁵⁵ ». D'autres auteurs considèrent aussi que l'éthique des vertus, qui s'assimile à l'action pédagogique des animateurs, n'est pas en mesure de changer nos rapports aux animaux, ou alors de manière marginale, d'individu à individu, et qu'elle serait donc insuffisante⁵⁶.

D'après ces auteurs, la seule éthique convenable est une éthique acceptable, au sens de « pensable » pour tous. Et notre société étant libre et pluraliste, seule une approche politique pourrait permettre de tracer une nouvelle voie. L'approche politique semble en effet très bien convenir à la question de la relation à l'animal sauvage, ou de l'animal tout court, car la politique consiste justement à trouver des compromis dans des situations concrètes de la vie en société⁵⁷, ce que ne permettent pas ou peu les éthiques classiques, qu'elles soient animales ou environnementales^{58,59}. Ces compromis peuvent servir alors à définir des règles, servant de balises pour les citoyens « dans leur relation avec

⁵⁴ BLAIS François & FILION Marcel, « De l'éthique environnementale à l'écologie politique - Apories et limites de l'éthique environnementale », 2001, p. 266

⁵⁵ PELLUCHON Corine, « L'éthique des vertus : une condition pour opérer la transition environnementale », 2017.

⁵⁶ PLAYOUST-BRAURE Axelle, BONNARDEL Yves, Solidarité animale, défaire la société spéciste, 2020, p. 165.

⁵⁷ En ce sens, elle peut s'autoriser d'autres chemins que ceux, très normatifs, de l'éthique animale ou environnementale – BLAIS François & FILION Marcel, *Op. cit.*, p. 273.

⁵⁸ Corine Pelluchon en appelle ainsi également à une approche zoopolitique, notamment dans : PELLUCHON Corine, Réparons le monde, 2020, p. 33.

⁵⁹ LLORED Patrick, Une éthique animale pour le XXIe siècle, 2021, p. 15.

des personnes avec qui ils n'entretiennent la plupart du temps aucune liaison significative⁶⁰ ». C'est le cas de la relation aux animaux, qui pose certes des questions métaphysiques, mais qui se matérialise surtout par des situations très concrètes (des forêts amazoniennes au jardin privé), dans lesquelles les animaux sont perdants. C'est pourquoi ces auteurs, et en premier chef Jacques Derrida et plus récemment Corine Pelluchon, proposent de s'appuyer largement sur la notion de justice, pour imaginer une forme de zoopolitique, et plus précisément de démocratie zoopolitique, qu'ils estiment seule capable de rétablir une forme d'égalité politique entre les êtres humains et les animaux⁶¹.

Pour en revenir à notre question initiale, qu'auraient bien à faire les animateurs nature dans l'émergence d'une telle zoopolitique ? Ce pourrait être en proposant une éducation à cette zoopolitique. Deux éléments importants pourraient aider à aller dans cette voie : la compétence pédagogique de l'animateur, et la notion de territoire.

IV3-2 Le territoire : le lieu où se joue la question sociale de la cohabitation avec les animaux

Une zoopolitique, comme toute politique, ne peut voir le jour que dans un lieu habité collectivement. Ainsi, animaux comme êtres humains doivent à la fois être reconnus comme membres de cette même communauté morale⁶², et habitants dans un même lieu.

La contribution des animateurs œuvre déjà à cette reconnaissance, mais elle pourrait le faire plus. D'abord, en insistant davantage sur l'agentivité des animaux. Le vivant que l'on cherche à défendre n'est pas qu'une quantité abstraite de nature, ou un assemblage d'espèces : ce sont des animaux qui vivent en des espaces donnés. Lorsqu'ils permettent la rencontre avec ces vies animales, les animateurs pourraient développer davantage ce qui fait d'elles des individus agissants, vivant leur monde de manière subjective, à travers leur sensibilité, leur capacité à se projeter, leurs compétences cognitives, etc. La littérature scientifique abonde de ces sujets, et est en capacité aujourd'hui de reconnaître beaucoup de compétences insoupçonnées, mais surtout, elles révèlent leurs mondes : ces *umwelt* insoupçonnés⁶³. Mais il ne s'agit pas ici de présenter l'animal comme un « presque humain »,

⁶⁰ BLAIS F. & FILION M., « De l'éthique environnementale à l'écologie politique - Apories et limites de l'éthique environnementale », 2001, p. 266.

⁶¹ *Ibid.*, p. 4.

⁶² LLORED Patrick, Une éthique animale pour le XXI^e siècle, 2021, p.29

⁶³ Le concept d'*umwelt* vient du naturaliste allemand Jakob von Uexküll. Il désigne l'environnement extérieur tel qu'il est perçu par les animaux, depuis leur propre corps et avec leurs propres attributs sensoriels. Chaque animal, y compris l'être humain, possède donc son propre *umwelt* : un monde particulier qui se compose des caractéristiques du monde extérieur qu'il a lui-même prélevées. Voir : FEUERHAHN Wolf, « Du milieu à l'*Umwelt* : enjeux d'un changement terminologique », 2009, p. 429.

ni même d'y chercher ce qu'il y a d'humain dans l'animal, ou l'inverse. Il s'agit de rendre compte de la richesse de leurs vies, y compris dans tout ce qu'elles ont de plus particulier, mystérieux, bizarre, étranger à nos propres modes de vie. Un « lieu de relation » bien précis, permettant à la fois cette reconnaissance de leur intérêt à vivre pour eux-mêmes, depuis leur monde qui nous est inaccessible, et une reconnaissance de leur profonde altérité : « l'éthique commence quand on a en face le méconnaissable », et pas tant lorsqu'on reconnaît son semblable, fait remarquer le philosophe Hicham-Stéphane Afeissa, qui plaide pour un élargissement de la communauté morale qui n'oblitérerait pas la différence de l'autre⁶⁴.

Sur ce sujet, il pourrait être intéressant à la fois de travailler sur le vocabulaire associé à l'animal, mais aussi dans l'observation de ses comportements : les animaux agissent et réagissent, entre eux, à leur environnement physique, aux autres animaux, y compris les êtres humains. D'autre part, il paraît intéressant de travailler à reconnaître l'être humain dans son animalité. Là encore, il ne s'agit pas de relancer cette éternelle quête du « propre de l'homme », mais de reconnaître sa vulnérabilité qu'il partage avec les animaux, notamment dans leur physicalité, ainsi que dans leurs relations d'interdépendance (écologiques, géographiques, relationnelles).

D'autre part, les espaces investis par les animateurs pourraient ne plus être présentés uniquement comme des espaces de « nature », mais plutôt des espaces sociaux partagés, ce qui n'est pas une vue de l'esprit, mais une réalité. Les animaux n'habitent pas dans une nature séparée de l'être humain : ils habitent ensemble, sur un territoire commun qu'ils partagent de fait. Les animaux vivent au milieu de nous, et nous vivons au milieu des animaux. Pour le meilleur et pour le pire, animaux et êtres humains ont évolué ensemble et continuent de le faire quotidiennement ; ils sont le produit biologique, culturel et comportemental l'un de l'autre. Il ne s'agit pas de porter un jugement de valeur sur ce que cela a produit, ni de douter que la relation est en défaveur des vies animales, mais plutôt de constater que nous avons évolué, changé avec les animaux, à la fois grâce à eux, contre eux, mais c'est un fait, *avec* eux. C'est cela que Philippe Descola propose : plutôt que de camper sur cette frontière philosophique qui sépare l'homme de tout le reste, envisager nos rapports à la nature et aux animaux tels qu'ils existent réellement dans la vie, du point de vue de leurs multiples connexions, ce qui lui semble produire des réflexions plus fécondes, car plus proches des réalités du monde vivant⁶⁵.

Enfin, cet espace social commun pourrait être mis en évidence à travers l'appartenance à ce territoire partagé, arpenté, interprété et investi collectivement. Les animaux y vivent, s'y déplacent,

⁶⁴AFEISSA Hicham-Stéphane, *Manifeste pour une écologie de la différence*, 2021, p. 61-62.

⁶⁵DESCOLA Philippe, *L'écologie des autres – l'anthropologie et la question de la nature*, p. 105.

ont leurs habitudes, coexistent, négocient. L'investigation du territoire de façon régulière, déjà pratiquée par certains animateurs, pourrait être utilement exploitée pour cela, de même que l'apprentissage de l'observation et de l'interprétation des signes, comme les traces et indices, les comportements. Cela doit permettre de « réapprendre à voir », car « si nous ne voyons rien dans la “nature”, ce n'est pas seulement par ignorance de savoirs (...), mais parce que nous vivons dans une cosmologie dans laquelle il n'y aurait supposément rien à voir (...), rien à traduire : pas de sens à interpréter⁶⁶ ». Notons aussi que cette notion de territoire, ou de lieu, est pédagogiquement très intéressante en tant qu'elle est intimement liée à la notion d'écoformation, qui s'appuie sur l'expérience vécue et l'attachement affectif au lieu⁶⁷.

Ces éléments de réflexion sont des pistes méthodologiques à préciser et à développer, sur la base de ce que certains animateurs font déjà partiellement. Elles font principalement appel à l'observation, à la vulgarisation de sciences écologiques, biologiques, mais aussi éthologiques, ainsi que d'un effort d'interprétation du territoire et des animaux eux-mêmes. Les animateurs nature qui sont fréquemment dans des démarches de vulgarisation scientifique pourraient ainsi rendre accessible et compréhensible la connaissance actuelle que l'on a des animaux. Cette vulgarisation s'inscrit très bien dans les préceptes de l'éducation à l'environnement. De nombreux animateurs donnent peu d'importance aux connaissances scientifiques, estimant que l'émotion, le contact, priment. Mais si cette science valorise pleinement la reconnaissance de l'animal comme individu, n'est-il pas dommage de s'en priver ? De plus, ces apports scientifiques peuvent être apportés par les multiples approches pédagogiques (ludiques, sensorielles, expérimentales) que maîtrisent les animateurs. De la même manière, l'investigation d'un territoire donné se prête très bien à des démarches pédagogiques passionnantes, ludiques, reposant sur l'observation, la démarche d'enquête et d'hypothèse, propices à l'apprentissage des participants par eux-mêmes.

Globalement, et pour ce premier axe, l'effort consiste entre autres à intégrer l'être humain dans le processus, pour nuancer ou rendre perméable la frontière entre la nature sauvage, fragile à étudier d'un côté, et l'être humain, ses organisations et ses territoires urbanisés de l'autre. L'être humain doit être pensé dans la démarche comme membre de fait de cette communauté, avec tout ce que ce partage d'espace peut créer de réactions réciproques, de tentatives de communication et de relations interspèces. L'espace de nature étant davantage assimilé à un espace social, il s'agirait ensuite d'y ajouter le sujet de la cohabitation.

⁶⁶ MORIZOT Baptiste, *Manières d'être vivant*, 2020, p. 20.

⁶⁷ BERRYMAN Tom, « Cultures et territoires : Ancrages pour une éducation relative à l'environnement » [En ligne], 2005, p. 64.

IV3-3 Partager l'espace : décentrage anthropocentrique et critique sociale

Puisque « c'est notre manière d'habiter qui est en crise », comme le dit Baptiste Morizot, il faut travailler sur les modalités de cohabitation avec les autres animaux. L'exercice du débat démocratique semble intéressant pour cela. Que ce soit à l'échelle d'un petit espace investi et connu ou de celle d'un grand territoire, il serait pertinent de faire ce réapprentissage collectif de l'analyse de situations complexes, de l'écoute et de l'empathie, de la recherche de compromis, et de la juste délibération. On retrouve ici un objectif très important de l'éducation à l'environnement : « permettre à quelqu'un d'accéder à sa propre pensée critique, d'agir et de participer à la gestion et à la construction de la société dans laquelle il s'insère et évolue »⁶⁸.

Parce que, dans notre société, les animaux sont entrés dans la sphère de nos considérations morales, il est pertinent de poursuivre ou développer l'exercice de démocratie qu'impose nos relations problématiques avec les animaux. En ce sens, les situations de cohabitation (qu'elles soient localisées et très concrètes, ou prises dans leur ensemble comme sujet de société) se doivent d'être comprises dans leur entièreté, et dans toute leur complexité. Les acteurs de l'éducation à l'environnement sont tout indiqués pour détricoter des sujets complexes, traduire des situations, donner des clés de compréhension : c'est ce qu'ils font déjà, sur des sujets tout aussi complexes comme celui du climat par exemple. De la même manière, les relations entre êtres humains et animaux doivent être explicités, les problématiques de cohabitation examinées.

Par rapport à la question du climat, le sujet est un peu particulier : les animaux ne sont pas des ressources à partager ; ce sont des êtres vivants avec qui il faut parvenir à vivre décemment. En ce sens, la question animale pourrait revenir à une question sociale comme une autre, comme la défense ou l'inclusion des minorités sociales peut en être une. C'est d'ailleurs ce que Simon exprime, lorsqu'il dit qu'

Il faudrait arriver à entendre les signaux de détresse qu'on retrouve chez les humains invisibilisés, ceux qui ont un handicap par exemple, avec un combat à mener en priorisant ceux qui en chient le plus, et ceux qui ont leur vie menacée. Et je pense que les animaux en font partie.

Cette réflexion intéressante rappelle en effet que des ponts importants se sont créés entre les luttes en faveur des animaux et celles en faveur d'autres minorités (femmes, personnes racisées...) : des convergences qui ont émergé suite à la reconnaissance de problématiques communes de

⁶⁸ CHERIKI-NORT Juliette (coord.), Guide Pratique d'Éducation à l'Environnement : entre humanisme et écologie, 2010, p. 22.

domination, notamment instaurées par le système patriarcal⁶⁹. Une dimension proprement sociale, qui donne à penser à certains animateurs que travailler sur nos rapports aux animaux pourrait permettre une amélioration de nos propres relations à l'intérieur de notre espèce⁷⁰.

Ainsi, rechercher des manières de cohabiter plus justes passe par la reconnaissance de ce qui se joue dans la réalité des vies des autres, qui cohabitent dans l'espace social commun. Les sujets et compétences à mobiliser ou à développer ont alors trait aux sujets de justice sociale, de solidarité, de démocratie. En ce sens, il ne s'agit pas seulement de considérer l'animal, mais aussi les êtres humains dans toute leur diversité et leur réalité. L'exercice démocratique gagnerait donc à être enrichi de regards, d'expériences et de rapports au vivant variés. Au-delà des questions de territoires définis, la question du partage de nos vies avec les animaux de manière générale se devrait d'être décentrée. L'on devrait ainsi non seulement se distancier de l'anthropocentrisme, mais aussi d'un certain ethnocentrisme : donner à voir d'autres manières de considérer le vivant, de vivre avec les animaux. Non pas que le projet soit de changer demain de cosmologie, de culture, mais d'ores et déjà de remettre en perspective notre propre culture occidentale, comprendre que notre relation aux animaux est une construction sociale, sociétale, et qu'il existe simplement d'autres manières de vivre avec eux⁷¹. En bref, par l'usage de la démocratie et de la philosophie, penser notre relation à l'animal avec davantage de réflexivité individuelle et collective.

Ces dernières suggestions peuvent être mises en relation avec un courant de l'éducation à l'environnement assez peu développé en France : celui de la critique sociale, qui invite les apprenants à « faire leurs propres choix sociaux à partir d'investigations menées par rapport à des problèmes qui les concernent directement⁷² ». Une approche politique qui existait de façon prégnante lors de l'émergence de l'éducation à l'environnement, mais qui s'est estompée ensuite au profit de principes plutôt moraux, chargeant l'individu d'une responsabilité individuelle dans la prise en charge des enjeux environnementaux⁷³. Si cette approche critique vise à « développer l'engagement personnel et collectif pour le changement des réalités sociales », c'est-ce pas cela qui est à développer concernant les animaux ? Plus globalement, si l'on considère que l'animal doit être intégré dans notre système social, sociétal, ne peut-il pas faire l'objet de cette critique sociale ?

⁶⁹ DELORD Julien, *L'extinction d'espèce histoire d'un concept et enjeux éthiques*, 2010, p. 521.

⁷⁰ CHAPOUTIER Georges, « La recherche animale : de l'animal-objet à l'animal sensible », in CHONE Aurélie, IRIBARREN Isabelle, PELE Marie, REPUSSARD Catherine, SUEUR Cédric, *Repenser la relation homme-animal, généalogie et perspectives*, 2020, p. 101.

⁷¹ BERTRAND Alienor, « Ontologies animales », in SERNA Pierre *et al.* (dir.), *Dictionnaire historique et critique des animaux*, 2024, p. 403.

⁷² CHERIKI-NORT Juliette (coord.), *Guide Pratique d'Éducation à l'Environnement : entre humanisme et écologie*, 2010, p. 24.

⁷³ LARQUE Lionel, PORTE Emmanuel, « Pratiques écologiques et éducation populaire », 2016, p. 18.

CONCLUSION

Quelle place des animaux sauvages dans les représentations et pratiques des acteurs de l'éducation à l'environnement ? Si l'on devait répondre ici simplement, au regard des expressions des quarante-six participants à l'étude, on pourrait dire qu'il n'y a pas une place, mais de multiples. Il n'y a pas deux personnes qui se représentent de manière identique ce que sont les animaux sauvages, et ce que sont les animaux tout court. Cela illustre peut-être, en dépit d'un groupe social que l'on pourrait penser relativement homogène, la complexité des rapports que nous entretenons aujourd'hui avec les animaux dans la société.

D'un point de vue professionnel, on retrouve également une diversité d'approches et de pratiques. Cela vient conforter l'hypothèse de départ selon laquelle il n'existe pas une mais de multiples manières de parler des animaux chez les praticiens de l'éducation à l'environnement. Bien sûr, on peut supposer que les parcours, les formations, les sensibilités personnelles, jouent un rôle important dans ce paysage très bigarré de « propositions pédagogiques ». Et cette diversité est à l'image de cette éducation à l'environnement, considérée depuis longtemps comme plurielle. Est-ce une bonne chose ? Sans doute, et il semble que toutes ces manières d'agir, ces « styles » de traits d'union fabriqués quotidiennement entre les êtres humains et les animaux aient leur place. C'est sans doute là la richesse et la force de l'éducation à l'environnement.

Il y a d'autres points saillants dans l'analyse. D'abord, les animateurs voient unanimement les animaux comme des êtres vivants sentients, qui possèdent leur propre valeur intrinsèque, et qui méritent d'être protégés pour eux-mêmes, quand bien même préserver l'ensemble du vivant peut être *aussi* reconnu comme indispensable pour notre propre survie. Dans leurs activités, les animateurs cherchent à rendre leurs publics plus ouverts et sensibles aux autres existences qui partagent leurs mondes. L'expérience de nature, couplée ou non à l'apport de notions écologiques, doit permettre aux publics de percevoir autre chose que cette indistincte « nature », et plus spécifiquement de comprendre les interdépendances qui relient l'ensemble des espèces vivantes, humain compris. Qu'elle soit prescriptive ou non, l'action de l'animateur vise *a minima* cette ouverture sur l'extériorité, ce « détachement momentané de soi⁷⁴ », vecteur d'un sentiment d'« habitation du monde »⁷⁵ utile à la reconnaissance des relations qui nous lient aux autres espèces animales.

⁷⁴ CHANVALLON Stéphanie, « Regard sur la rencontre animale et pistes méthodologiques », 2016, p. 65.

⁷⁵ *Ibid.*

Autre point : les réponses des participants à l'étude, orales ou écrite, ne permettent que très partiellement d'identifier la finalité de leur action, et c'est à travers leurs discours, leur vocabulaire ou leurs expériences racontées que l'on peut y déceler des précisions. Bien sûr, au niveau de l'enquête en ligne, les biais liés à la formulation des questions a pu jouer dans cette difficile interprétation, mais cela n'explique pas tout. Au-delà de ce qui vient d'être exprimé et qui constitue donc un semblant de trait commun, à y regarder de près, les animateurs ne semblent pas tout à fait poursuivre les mêmes objectifs. Cette notion de « reconnexion », finalement assez nébuleuse, pourrait recouvrir des finalités assez variées, bien qu'elles ne soient pas formulées clairement. Acquérir des connaissances ; vivre une émotion ; développer un sentiment de responsabilité ; apprendre à vivre l'instant présent ; apprendre à vivre ensemble ; développer une relation au vivant ; se « reconnecter » à soi-même... : tout cela n'est pas la même chose, et dans ce labyrinthe, il est parfois difficile d'y trouver la trace, la place exacte, de l'animal. Si certains animateurs font des animaux un sujet à part entière de leurs actions, ceux-ci restent parfois fondus dans cette « nature », dont on ne sait plus si elle est à préserver, à simplement connaître, si elle est une partie de nous, si elle est tout sauf nous, ou si elle est un peu tout ça à la fois.

Ce qui est marquant, en revanche, c'est que les animateurs (en tous cas pour la plupart de ceux qui ont été interrogés) s'en tiennent à faire vivre cette expérience de nature à leurs publics, et qu'ils mettent toute leur énergie dans le dispositif d'immersion. Ils font le choix de ne pas aller plus loin, en espérant une évolution de la sensibilité des individus, sur la base de l'expérience vécue. Cela semble être un choix plutôt délibéré. Cet « aller plus loin » n'existe donc pas, et cela semble une bizarrerie, au regard de la très haute considération que portent les animateurs aux vies animales, de leur désespoir sur l'état de la situation, ou au contraire de leur motivation à imaginer d'autres futurs.

Je ne parle pas ici de la dimension prescriptive d'une certaine éducation à l'environnement qui donnerait une marche à suivre, des comportements à acquérir (quand bien même cela est tout à fait intéressant), mais de l'ambition de l'éducation à l'environnement dans sa dimension sociale. Depuis toujours, l'éducation à l'environnement s'est donnée pour ambition de développer l'esprit critique, de confronter ses idées à celles des autres, à travers des approches transversales, pluridisciplinaires. Or, dans ce cas, les animateurs semblent plutôt s'en tenir à faire vivre une expérience avec comme matière première leur propres pensées, leurs propres sensibilités, et ce qui leur semble juste depuis leur propre point de vue⁷⁶. Non pas que ce point de vue soit inexact ou inintéressant, mais il est le seul. Quid de cet esprit critique, qui se prêterait si bien à la question de notre rapport à l'animal, ou

⁷⁶Un constat qui a déjà été partagé concernant les interventions pédagogiques autour du développement durable, il y a quelques années. Voir : ALPE Yves, LEGARDEZ Alain, « Le curriculum sournois de l'éducation au développement durable : l'exemple de l'usage de certains concepts économiques », 2013, p. 105.

même au vivant dans son ensemble ? La question animale, autant que celui du rapport à la nature, a pris ces dernières années une place grandissante dans la société, générant un foisonnement impressionnant de réflexions, de découvertes, d'expériences. D'un point de vue de la biologie, de l'éthologie, autant que des sciences sociales, de la sociologie, de la politique, de la philosophie, le sujet est immense, passionnant, autant qu'il est grave, vital, stimulant.

Le terme d'éducation vient du latin *educare*, « élever, instruire », mais aussi « faire sortir »⁷⁷. Parfois mal perçu par les animateurs, l'éducation (peut-être assimilée à l'enseignement ?) est pourtant vectrice de transformation sociale, tout comme l'éducation populaire (dont elle en est d'ailleurs issue), qui permet d'apprendre sur soi et qui « favorise l'émergence de valeurs et de capacités, amène à se situer par rapport à l'autre, quel qu'il soit⁷⁸ ». L'éducation à l'environnement a les moyens de faire de la relation aux animaux un sujet pédagogiquement très intéressant, sur la base de compétences déjà existantes. Créatif, dynamique, capable d'animer des processus collectifs, d'être à l'écoute, d'aller au contact du terrain et du réel, de rendre intelligible, d'échafauder des enquêtes : l'animateur semble pouvoir agir comme un agrégateur ou révélateur de réalités multiples, comme s'il ouvrait des portes, des voies, pour enrichir l'expérience individuelle et collective vécue par son public.

Dans la situation actuelle où nos manières d'agir, de penser le monde, se doivent d'être explorées dans toutes les directions, l'éducation à l'environnement a cette capacité de faire de la relation aux animaux sauvages un sujet de société, présenté et traité avec toutes les composantes et ressources que cette question exige. Elle prendrait ainsi part, elle aussi, à ce « tournant animal » vécu par notre société. Cela peut donner l'occasion, au sein des collectifs d'éducation à l'environnement, de mener un travail épistémologique intéressant et salutaire, qui permettrait de gagner en clarté, en réflexivité, et qui offrirait aux professionnels comme aux publics concernés une matière à penser abondante et plurielle, à même de permettre une réflexion rafraîchissante sur nos nouvelles manières de cohabiter avec le vivant.

⁷⁷ « Eduquer », définition du CNRTL, consulté le 20/05/2024.

⁷⁸ *Op. cit.*

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- AFEISSA Hicham-Stéphane, *Manifeste pour une écologie de la différence*, Editions Dehors, 2021, 144 p.
- CHERIKI-NORT Juliette (coord.), *Guide Pratique d'Éducation à l'Environnement : entre humanisme et écologie*, Ed. Yves Michel, Réseau École et Nature, 2010, 259 p.
- CHONE Aurélie, IRIBARREN Isabelle, PELE Marie, REPUSSARD Catherine, SUEUR Cédric, *Repenser la relation homme-animal, généalogie et perspectives*, Editions L'Harmattan, 2020, 163 p.
- DELORD Julien, *L'extinction d'espèce histoire d'un concept et enjeux éthiques*, Paris, Publications scientifiques du Museum, 2010, 691 p.
- DESCOLA Philippe, *L'écologie des autres – l'anthropologie et la question de la nature*, Editions Quae, 2011, 110 p.
- JEANGENE VILMER Jean-Baptiste, *L'éthique animale*, Paris, Presses universitaires de France, Coll. Que sais-je, 2011, 127 p.
- LARQUE Lionel, PORTE Emmanuel, « Pratiques écologiques et éducation populaire », *Jeunesses, pratiques et territoires, Cahiers de l'action n°47*, 2016, 86 p.
- LARUE Renan, *La pensée végane, 50 regards sur la condition animale*, Editions PUF, 2020, 652 p.
- LEOPOLD Aldo, *Almanach d'un comté des sables*, Ed. Flammarion, trad. Anna Gibson, 2000 (2017), 289 p.
- LLORED Patrick, *Une éthique animale pour le XXIe siècle*, Médiaspaul, 2021, 216 p.
- MORIZOT Baptiste, *Les diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Ed. Wildproject, 2023, 443 p.
- MORIZOT Baptiste, *L'inexploré*, Wild Project, 2023, 432 p.
- MORIZOT Baptiste, *Manières d'être vivant*, Actes Sud, 2020, 336 p.
- PELLUCHON Corine, *Réparons le monde*, Editions Payot, 2020, 288 p.
- PLAYOUST-BRAURE Axelle, BONNARDEL Yves, *Solidarité animale, défaire la société spéciste*, Ed. La découverte, 2020, 192 p.
- SARAT Emmanuelle, SOUBEYRAN Yohann, « Espèces exotiques envahissantes et changements climatiques : quels impacts et conséquences pour la gestion ? Éclairage scientifique ». Centre de ressources espèces exotiques envahissantes et Réseau espèces exotiques envahissantes outre-mer, Comité français de l'UICN et OFB, 2022, 58 p.
- SERNA Pierre, LE RU Véronique, MELLAH Malik, PIAZZESI Benedetta (dir.), *Dictionnaire historique et critique des animaux*, Champ Vallon, 2024, 600 p.
- VON UEXKÜLL Jakob, *Milieu animal et milieu humain*, Ed. Rivages, 2010, 176 p.

Articles

- ALPE Yves, LEGARDEZ Alain, « Le curriculum sournois de l'éducation au développement durable : l'exemple de l'usage de certains concepts économiques », *Revue Francophone du Développement Durable*, n°1, 2013, pp. 91-108.

ANDRE-FUSTIER Francine, « Identifications à l'autre différent et projections déshumanisantes », *Le Divan familial*, n° 26, 2011, pp. 39-54.

BARNAUD Cécile, ANTONA Martine & MARZIN Jacques, « Vers une mise en débat des incertitudes associées à la notion de service écosystémique », [VertigO] *La revue électronique en sciences de l'environnement*, 2011, 11 (1) – URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1009221ar>

BERGANDI Donato, BLANDIN Patrick, « De la protection de la nature au développement durable : Genèse d'un oxymore éthique et politique », *Revue d'histoire des sciences*, Tome 65, 2012, pp. 103-142.

BERRYMAN Tom, « Cultures et territoires : Ancrages pour une éducation relative à l'environnement » [En ligne], *Éducation relative à l'environnement*, Volume 5 | 2005, mis en ligne le 20 novembre 2005, consulté le 24 septembre 2020, pp. 57-70.

BERTRAND Alienor, « Ontologies animales », in SERNA Pierre *et al.* (dir.), *Dictionnaire historique et critique des animaux*, Champ Vallon, 2024, pp. 398-404.

BLAIS François & FILION Marcel, « De l'éthique environnementale à l'écologie politique - Apories et limites de l'éthique environnementale ». *Philosophiques*, 28(2), 2001, pp. 255–280.

CHANVALLON Stéphanie, « Regard sur la rencontre animale et pistes méthodologiques », *Natures Sciences Sociétés*, 24, 2016, pp. 57-66.

CHAPOUTIER Georges, « La recherche animale : de l'animal-objet à l'animal sensible », in CHONE Aurélie, IRIBARREN Isabelle, PELE Marie, REPUSSARD Catherine, SUEUR Cédric, *Repenser la relation homme-animal, généalogie et perspectives*, 2020, pp. 89-101.

DUCARNE Frédéric, « Qu'est-ce que la nature qu'on cherche à conserver ? Une approche sémiologique de l'action écologique », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 14(2), 2019, pp. 23–60.

FEUERHAHN Wolf, « Du milieu à l'Umwelt : enjeux d'un changement terminologique », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Tome 134, 2009, pp. 419-438.

GUICHET Jean-Luc, « L'animal familial aujourd'hui : la réduction du domestique à l'appivoisé », *Le Divan familial*, vol. 26, n°1, 2011, pp. 13-26.

MARIS V. & HUCHARD E., « Interventionnisme et faune sauvage », *Les ateliers de l'éthique*, 13(1), 2018, pp. 115-142.

PELLUCHON Corine, « Écologie et cause animale : les raisons d'un mariage tardif », *Cités* n° 76, 2018, pp. 117-128.

PELLUCHON Corine, « L'éthique des vertus : une condition pour opérer la transition environnementale », *La Pensée écologique*, 2017/1 (N° 1), 2017 – URL : <https://www.cairn.info/revue-la-pensee-ecologique-2017-1-page-e.htm>

POPESCU Christina, « Entretenir l'espoir entre écoanxiété et solastalgie », *Rhizome*, n°82, 2022, pp. 11-12.

UTRIA Enrique, « L'éthique des vertus », in LARUE Renan, *La pensée végane, 50 regards sur la condition animale*, Editions PUF, 2020, pp. 509-518.

VINCENT Hubert, « Parler des animaux : une rhétorique furtive », *Le Courrier de l'environnement de l'INRA*, n°51, 2004, pp. 55-60.

Autres références

CNRTL, Centre national de ressources textuelles et lexicales - <https://www.cnrtl.fr/>

KASSOUL Hania, « Fondements et portée de l'éthique animale : révolutions et circonvolutions humaines autour de la sensibilité non humaine », Université d'été 2019, Poitiers : Les animaux, 2019, URL : <https://hal.science/hal-03556409/document>

LAMMEL Annamaria, « De l'importance de la nature en ville pour notre santé mentale, Fondation pour la recherche sur la biodiversité », 2018, 3 p.

LAROUSSE, Dictionnaire en ligne - <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/>

RESEAU ÉCOLE ET NATURE, État des lieux de l'éducation à l'environnement en France, 2020, 8 p.

ANNEXES

ANNEXE 1 : Contenu du questionnaire en ligne 44

ANNEXE 2 : Trame d'entretien semi-directif 53

ANNEXE 3 : Liste des personnes ayant bénéficié d'un entretien semi-directif 56

ANNEXE 1

Contenu du questionnaire en ligne

Questionnaire googleform, accessible sur :

<https://forms.gle/mBwZat9Pmt2y9DUBA>



Les animaux sauvages et vous

Questionnaire à destination des professionnels de l'éducation à la nature en Bourgogne-Franche-comté

Dans le cadre d'une formation universitaire suivie à l'Université de Rennes (DU. Animaux et société), je cherche à définir le(s) regard(s) que portent les professionnels de l'éducation à l'environnement sur les animaux sauvages qu'ils sont amenés à faire connaître et préserver dans le cadre de leurs actions éducatives. Ce questionnaire est l'une des étapes de cette recherche. Il est destiné à des professionnels agissant en Bourgogne-Franche-Comté, et abordant occasionnellement ou régulièrement les animaux sauvages à travers des actions à visée éducative et pédagogique, et ce, quel que soit le type de public visé. Après synthèse et analyse, vos réponses m'aideront à rédiger un mémoire sur le sujet. Intéressé(e) pour connaître les résultats de mon travail ? Vous pourrez laisser votre mail à la fin des questions !

Merci pour le temps que vous pourrez consacrer à ce questionnaire ! (temps estimé : 20 minutes). [Vous pouvez y répondre jusqu'au 17 mars.](#)

Vous et votre métier...

Votre nom et prénom *

Votre réponse

Vous êtes : *

- Une femme
 Un homme

Votre âge : *

- de 25 ans
 entre 26 et 40 ans
 entre 41 et 59 ans
 + de 59 ans

Vous intervenez occasionnellement ou régulièrement auprès d'un public pour évoquer ou parler d'animaux sauvages. Lors de ces moments, comment vous présentez-vous auprès du public ? *

Votre réponse

Dans vos actions de sensibilisation concernant les animaux sauvages, quelles espèces sont concernées, abordées ou présentées ? *

Jamais ou rarement

Parfois

Souvent à toujours

Des espèces appartenant plutôt à des groupes ou familles d'animaux (oiseaux, libellules...)

Plutôt une ou des espèces particulières et ciblées en amont

Plutôt de nombreuses espèces à la fois, qui vivent toutes sur un même lieu ou milieu

Pourquoi ces espèces plutôt que d'autres ? *

- Parce que ce sont des animaux rares ou menacés
- Parce qu'ils sont emblématiques d'un milieu de vie particulier ou d'un type de paysage
- Parce qu'ils jouent un rôle particulier (positif ou négatif) dans l'écosystème
- Parce que ce sont eux qui sont visibles sur le lieu où se passe l'action
- Autre :

Lors de vos actions de sensibilisation, y a-t-il un contact réel avec le ou les animaux en question ? *

	jamais ou rarement	occasionnellement	souvent	très souvent ou tout le temps
Non, aucun (par le biais d'images par exemple)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Non, mais indirectement par des traces ou indices	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Oui, par l'observation à distance	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Oui, par manipulation directe	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Si vous les manipulez ou les approchez, adoptez-vous des comportements ou précautions particulières ? *

- Non
 Oui

Si oui, lesquelles ? *

Votre réponse

Que commentez-vous principalement lorsque vous parlez du ou des animaux en question ? Même si vous abordez de nombreux aspects, si vous deviez n'en choisir choisir que 3, lesquels seraient-ils ?

- Les caractéristiques physiques et/ou la biologie de l'espèce
- Les relations entre l'espèce et les autres espèces, le milieu de vie (écologie)
- Les menaces qui pèsent sur l'espèce, son niveau de rareté et/ou état de conservation
- Les comportements et habitudes de l'espèce
- Les comportements du ou des individus observés directement
- Sa relation à l'homme
- Ses traits esthétiques

Si vous trouvez qu'il manque des réponses à la question précédente, ou si vous voulez commenter, c'est ici.

Votre réponse

* Prenons un individu de l'espèce *Melis melis* (châtaign), qui vit en un lieu géographique donné, à un temps T. Pensez-vous que cet être vivant, en tant qu'individu :

	Pos du tout	Plutôt non	Plutôt oui	Tout à fait	Je ne sais pas
Réagit à des stimulus extérieurs	<input type="checkbox"/>				
Est guidé dans son quotidien par des comportements innés (origine génétique)	<input type="checkbox"/>				
Possède son propre langage (avec ses congénères)	<input type="checkbox"/>				
Ressent la douleur	<input type="checkbox"/>				
Ressent la peur	<input type="checkbox"/>				
Ressent la joie	<input type="checkbox"/>				
Est capable de raisonner	<input type="checkbox"/>				
Est capable de faire des choix dans une situation donnée	<input type="checkbox"/>				
Est capable de résoudre des problèmes	<input type="checkbox"/>				
Mène une vie propre et unique	<input type="checkbox"/>				
Peut avoir des intentions (des actes réalisés dans un certain but)	<input type="checkbox"/>				
Peut être doué d'empathie	<input type="checkbox"/>				
A des habitudes qui lui sont propres	<input type="checkbox"/>				
Possède une vie intérieure	<input type="checkbox"/>				
Peut avoir des pensées	<input type="checkbox"/>				
A une certaine conscience de lui-même	<input type="checkbox"/>				
Est doté d'un libre arbitre	<input type="checkbox"/>				
Peut avoir une forme de morale	<input type="checkbox"/>				

Votre perception des animaux sauvages

Que représentent pour vous les animaux sauvages ? Vous pouvez dire quelques mots-clés ou répondre plus longuement.

Votre réponse

Lorsque vous rencontrez des animaux sauvages, qu'est-ce qui vous vient à l'esprit ? (pensées, émotions)

Votre réponse

Citez 3 adjectifs ou mots qui permettent selon vous de différencier fondamentalement et en tant qu'individu l'animal sauvage des autres animaux (domestiques, d'élevage, familiers).

Votre réponse

Citez également 3 mots ou adjectifs qui permettent de différencier fondamentalement et en tant qu'individu l'être humain des autres animaux (quels qu'ils soient : sauvages, familiers, d'élevage).

Votre réponse

Même chose, avec un autre individu : un merle noir. Pensez-vous que cet être vivant, en tant qu'individu : *

	Pas du tout	Plutôt non	Plutôt oui	Tout à fait	Je ne sais pas
Réagit à des stimulus extérieurs	<input type="checkbox"/>				
Est guidé dans son quotidien par des comportements innés (origine génétique)	<input type="checkbox"/>				
Possède son propre langage (avec ses congénères)	<input type="checkbox"/>				
Ressent la douleur	<input type="checkbox"/>				
Ressent la peur	<input type="checkbox"/>				
Ressent la joie	<input type="checkbox"/>				
Est capable de raisonner	<input type="checkbox"/>				
Est capable de faire des choix dans une situation donnée	<input type="checkbox"/>				
Est capable de résoudre des problèmes	<input type="checkbox"/>				
Mène une vie propre et unique	<input type="checkbox"/>				
Peut avoir des intentions (= des actes réalisés dans un certain but)	<input type="checkbox"/>				
Peut être doué d'empathie	<input type="checkbox"/>				
A des habitudes qui lui sont propres	<input type="checkbox"/>				
Possède une vie intérieure	<input type="checkbox"/>				
Peut avoir des pensées	<input type="checkbox"/>				
A une certaine conscience de lui-même	<input type="checkbox"/>				
Est doté d'un libre arbitre	<input type="checkbox"/>				
Peut avoir une forme de morale	<input type="checkbox"/>				

Même chose, avec un (dernier !) individu : une coccinelle à sept points. Pensez-vous que cet être vivant, en tant qu'individu : *

	Pas du tout	Plutôt non	Plutôt oui	Tout à fait	Je ne sais pas
Réagit à des stimulus extérieurs	<input type="checkbox"/>				
Est guidé dans son quotidien par des comportements innés (origine génétique)	<input type="checkbox"/>				
Possède son propre langage (avec ses congénères)	<input type="checkbox"/>				
Ressent la douleur	<input type="checkbox"/>				
Ressent la peur	<input type="checkbox"/>				
Ressent la joie	<input type="checkbox"/>				
Est capable de raisonner	<input type="checkbox"/>				
Est capable de faire des choix dans une situation donnée	<input type="checkbox"/>				
Est capable de résoudre des problèmes	<input type="checkbox"/>				
Mène une vie propre et unique	<input type="checkbox"/>				
Peut avoir des intentions (= des actes réalisés dans un certain but)	<input type="checkbox"/>				
Peut être doué d'empathie	<input type="checkbox"/>				
A des habitudes qui lui sont propres	<input type="checkbox"/>				
Possède une vie intérieure	<input type="checkbox"/>				
Peut avoir des pensées	<input type="checkbox"/>				
A une certaine conscience de lui-même	<input type="checkbox"/>				
Est doté d'un libre arbitre	<input type="checkbox"/>				
Peut avoir une forme de morale	<input type="checkbox"/>				

Animaux et société : votre regard

De manière générale, pensez-vous que l'être humain soit responsable de la préservation ou de la protection des animaux sauvages ?

Placez votre position sur ce gradient de 1 à 5.

1 2 3 4 5

Pos du tout Tout à fait

Pourquoi faudrait-il protéger les animaux sauvages ? Priorisez les propositions, 1 étant le plus important à vos yeux. Vous ne pouvez pas mettre deux propositions au même niveau.

Parce que les animaux, en tant qu'individus, possèdent une vie qui a une valeur intrinsèque.	<input type="checkbox"/>				
Parce qu'ils constituent les rouages d'écosystèmes équilibrés.	<input type="checkbox"/>				
Parce qu'ils font partie d'une forme de patrimoine.	<input type="checkbox"/>				
Parce que les individus souffrent beaucoup.	<input type="checkbox"/>				
Parce qu'ils rendent des services écosystémiques (pollinisation par exemple) qui nous sont indispensables.	<input type="checkbox"/>				

Voyez-vous d'autres raisons de le faire ?

Votre réponse

Au choix ! D'après vous : *

- Il faut surtout préserver les espèces animales dans leur diversité.
- Il faut surtout préserver les individus dans leur intégrité physique.

En imaginant que ces actions soient toutes techniquement et légalement réalisables dans de bonnes conditions, pensez-vous qu'il soit fondamentalement bon de venir en aide (1 "pas du tout" - 2 "plutôt non" - 3 "plutôt oui" - 4 "tout à fait") :

1 2 3 4

Aux oiseaux de votre jardin à passer les grands froids en les nourrissant

A un papillon en préservant sa plante-hôte avec des mesures de gestion adaptées

A un oiseau tombé du nid, pour éviter qu'il ne se fasse manger par un prédateur

A un amphibien sur la route, pour le faire traverser sans danger

A un renard malade de la rage

A des abeilles sauvages en leur mettant à disposition des nichoirs

A une musaraigne blessée suite à l'attaque d'un chat domestique

A un hérisson apothique que vous trouvez dans votre jardin

A une truite prise ou piégée dans un trou d'eau dans une rivière asséchée

- * Ce qui importe le plus, c'est l'équilibre global des écosystèmes qu'il faut conserver.
- Il n'y a pas d'équilibre particulier à préserver, les espèces et la nature évoluent et c'est ainsi.

- * Il est indispensable de sanctuariser de grands espaces avec peu ou pas de présence humaine.
- L'homme doit pouvoir cohabiter partout avec les animaux.

- * Il faut arrêter de chasser ou pêcher les animaux sauvages pour les manger.
- Chasser ou pêcher les animaux sauvages pour les manger n'est pas un problème en soi si cela est fait de manière "respectueuse".

- * Il faut lutter contre les espèces invasives.
- Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise espèce, il n'est justifié de n'éliminer aucune.

A un chevreuil blessé suite à l'attaque d'un lynx	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
A une colonie d'obelles domestiques régulièrement attaquée par le frelon asiatique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
A l'une de vos poules suite à l'attaque d'un renard	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
A un chien visiblement abandonné	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

C'est bientôt fini !

A travers les actions que vous menez, que cherchez-vous à transmettre au public concernant les animaux sauvages ? Hiérarchisez les propositions de 1 à 5, 1 étant le plus important à vos yeux. Vous ne pouvez pas mettre deux propositions au même niveau. *

	1	2	3	4	5
Des connaissances scientifiques : biologie, écologie.	<input type="checkbox"/>				
Des émotions (plaisir, émerveillement...)	<input type="checkbox"/>				
Un sentiment de responsabilité envers les animaux	<input type="checkbox"/>				
Un sentiment de lien, de connexion directe entre soi et l'animal	<input type="checkbox"/>				
Des expériences humaines, vécues entre êtres humains et ou contact des animaux	<input type="checkbox"/>				

En quelques mots, comment pensez-vous parvenir à ces objectifs ? *

Votre réponse

Y a-t-il des (re)sources que vous aimez particulièrement utiliser pour concevoir vos actions éducatives concernant les animaux ? (ouvrages, auteurs, personnalités...)

Votre réponse

Vous avez un parcours scolaire et/ou professionnel à dominante : *

- Scientifique
- Animation et/ou éducation populaire
- Autre :

Si vous voulez recevoir mon mémoire final (juin 2024), merci de donner votre adresse mail !

Votre réponse

Je réalise aussi des entretiens. Accepteriez-vous d'être éventuellement recontacté(e) pour cela ? *

- Oui pourquoi pas
- Non



Merci d'avoir répondu à ce questionnaire !

ANNEXE 2

Trame d'entretien semi-directif

Ce que je recherche (note à moi-même) :

Ce n'est pas si les éducateurs nature parlent des animaux, mais comment ils en parlent. Sont recherchés les éléments qui vont permettre de situer les pratiques des animateurs nature dans le « paysage » des relations aux animaux (courants, idées, positionnements).

Après la prise de contact et la présentation succincte du contexte de l'entretien, trois étapes correspondant à trois questionnements généraux jalonnent l'échange :

- Le regard porté par l'individu sur les animaux sauvages (nature des animaux sauvages)
- La vision de l'individu sur la relation hommes-animaux (éthique, relations, responsabilité)
- Les pratiques et méthodes pédagogiques utilisées par l'individu auprès de ses publics (messages, approches, finalités éducatives)

INTRODUCTION DE L'ENTRETIEN

Dans le cadre d'une formation universitaire suivie à l'Université de Rennes (D.U. Animaux et société), je cherche à définir le ou les regards que portent les professionnels de l'éducation à l'environnement de BFC sur les animaux sauvages qu'ils sont amenés à faire connaître et préserver dans le cadre de leurs actions éducatives. Ce questionnaire est l'une des étapes de cette recherche. Il est destiné à des professionnels agissant en Bourgogne-Franche-Comté, et qui abordent occasionnellement ou régulièrement les animaux sauvages à travers des actions à visée éducative et de sensibilisation, et ce, quel que soit le type de public visé. Une série de questions jalonnent l'entretien. Ces questions portent sur vous-même, en tant qu'individu : votre regard, votre vécu, vos réflexions, vos pratiques en rapport avec les animaux sauvages.

Pour garder trace, l'entretien sera enregistré, est-ce ok pour vous ?

Ce que vous direz sera utilisé pour rédiger un mémoire dans le cadre du Diplôme Universitaire. Vos mots pourront y être cités. Est-ce ok pour vous ?

VOTRE NOM, ET VOTRE « TITRE »

c'est-à-dire la manière dont vous vous présentez en tant que professionnel de l'eedd

LES ANIMAUX SAUVAGES DANS VOS PRATIQUES D'EDUCATEUR.TRICE

- Dans quelles circonstances êtes-vous amené à évoquer, parler ou présenter des animaux sauvages dans votre métier ? (format des actions éducatives et publics)
- De quels animaux parlez-vous ?
- Pourquoi ceux-là ?
- Lors de vos actions de sensibilisation, y'a-t-il un contact réel avec le ou les animaux ?

Observation, traces, manipulation...

- Sur le moment, mettez-vous en place des précautions particulières à l'égard de ces animaux ?

Éthique – Spécisme - messages éducatifs

- Pourquoi impliquer les animaux sauvages dans ces actions ?

Enjeu, place de l'animal fin ou moyen

RELATIONS ETRES HUMAINS ET ANIMAUX SAUVAGES

- Quelle perception avez-vous des animaux sauvages en tant qu'individus ?

Définition - sentience – capacités – sujet d'une vie - Différence homme-animal

- Quelle relation personnelle avez-vous avec ces animaux ?

Sensibilité – vision du monde – naturalité - cohabitant

- Pensez-vous qu'il faille préserver / protéger les animaux ? et si oui pourquoi ?

Valeur utilitaire - intrinsèque / vision anthro-bio-éco-centrée

- Préserver les animaux ou les espèces d'animaux ?

Éthique animale / éthique environnementale

- Pensez-vous que l'être humain ait la responsabilité d'aider les animaux sauvages ? Si oui, pourquoi, dans quelles conditions ?

Souveraineté / interventionnisme - Cas d'animaux sauvages blessés, d'animaux sauvages aidés (oiseaux en hiver par ex.) - Douleurs vécues en milieu naturel

- Quel regard portez-vous sur les pratiques impliquant la mort volontaire d'animaux sauvages ?

Exemples si besoin :

- chasse à des fins alimentaires

- cas des espèces invasives (ragondin)

Approches anthropo-éco-bio-centrée – éthique animale vs éthique environnementale

- Dans un monde idéal, comment décririez-vous la relation entre les hommes et les animaux sauvages ?

Sanctuarisation – cohabitation - Droit des animaux – Politique

POUR TERMINER

De quelle(s) types de formations êtes-vous issu.e ?

Quelles sont vos sources et inspirations (ouvrages, personnes ou autres) pour concevoir vos actions éducatives concernant les animaux ?

ANNEXE 3

Liste des personnes ayant bénéficié d'un entretien semi-directif

- *Noémie 30 ans, entretien le 12 février 2024
- *Olivier, 56 ans, entretien le 26 février 2024
- *Florent, 26 ans, entretien le 28 février 2024
- *François, 57 ans, entretien le 28 février 2024
- *Laurent, 46 ans, entretien le 1^{er} mars 2024
- *Julien, 39 ans, entretien le 13 mars 2024
- *Simon, 40 ans, entretien le 13 mars 2024
- *Laurianne, 30 ans, entretien le 26 mars 2024
- *Stéphane, 57 ans, entretien le 26 mars 2024
- *Guillaume, 42 ans, entretien le 26 mars 2024

* Les prénoms ont été modifiés.